Illinois U Library

France ILLUSTRATION

N° 160 — 6 NOVEMBRE 1948 — 100 FRANCS

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux.)

1er-2 NOVEMBRE : JOURNÉES DU SOUVENIR

UNIVERSAL
GENÈVE
deux montres signées
UNIVERSAL
GENÈVE
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES MONTRES UNIVERSAL
36, RUE TRONCHET PARIS
PUB. J. BROCHARD

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 160 6 NOVEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

AU STADE DE COLOMBES : ARSENAL ET RACING FONT MATCH NUL

La douzième rencontre qui, en football, opposait le 1er novembre le club anglais d'Arsenal au Racing-Club de Paris s'est terminée par un match nul. Ci-dessus, la balle, envoyée de la tête par Leduc, échappe au gardien de but anglais et permet au Racing d'égaliser par 3 buts à 3.

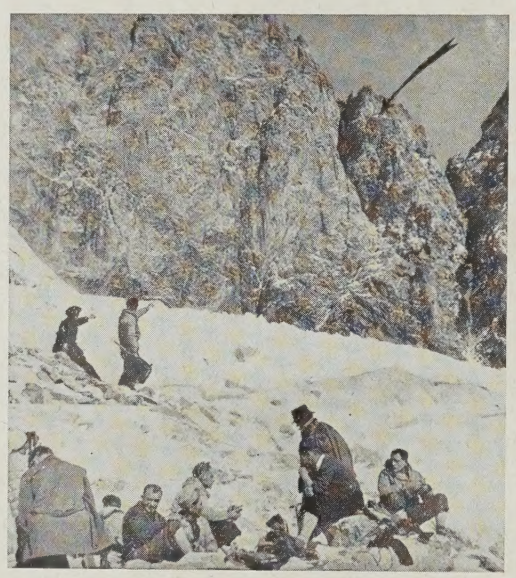
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A WESTMINSTER, S. A. R. la princesse Margaret, portant l'uniforme de commandant en chef des ambulances de l'Ordre de Saint-John, salue la foule à l'issue d'une présentation des équipes de secouristes.

A LINZ (Autriche), les officiers aviateurs soviétiques Barsov et Pirogov, qui s'étaient enfuis d'Ukraine à bord d'un bombardier trimoteur, exposent à leurs collègues américains les mobiles de leur fuite.

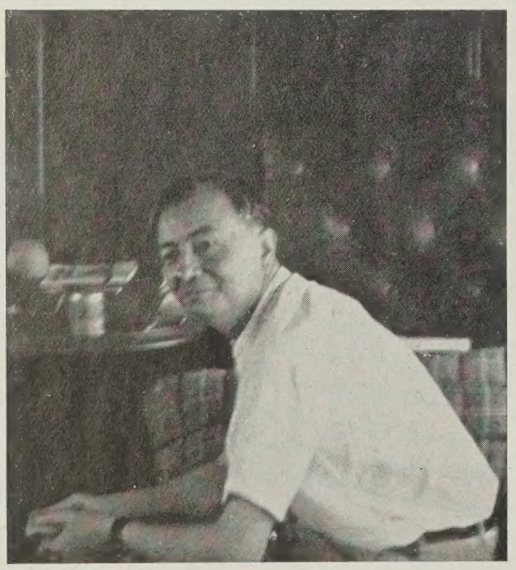
A TOKIO, le général MacArthur, commandant en chef au Japon, donne l'accolade à Syngman Rhee, président de l'Etat coréen du Sud, venu s'entretenir avec lui de la tentative d'insurrection communiste.

A LONDRES, des juges en tenue d'apparat, robe et perruque, quittent la Chambre des lords après avoir entendu le discours de S. M. George VI à la cérémonie inaugurale de la session du parlement.



DANS L'OISANS, deux guides alpins, isolés durant cinq jours à 3.600 mètres sur une étroite « vire », purent être sauvés grâce aux efforts surhumains et répétés des équipes de l'Ecole de haute montagne.

LA REINE INGRID de Danemark a reçu à Londres du général Scarlett, commandant le régiment des « Buffs », une broche aux insignes de cette formation, dont le roi Frédérick est colonel en chef honoraire.



LE GOUVERNEUR BARON s'est rendu à Mahé pour libérer M. Perrier, séquestré par les extrémistes opposés aux élections municipales. Celles-ci ont donné à Pondichéry 75 % de voix favorables à la France.

EN INDONESIE, des terroristes communistes capturés par les républicains au cours des récentes opérations et condamnés par le tribunal militaire sont mis au pilori sur une place publique de Java.

A HELSINKI, où des grèves à caractère politique ont été déclenchées par les communistes mécontents de la politique du gouvernement Fagerholm, des manifestations mettent aux prises policiers et grévistes.

AU PALAIS DE CHAILLOT, M. SCHUMAN EXPRIME SA CONFIANCE DANS L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES, DONT ON CÉLÈBRE LE TROISIÈME ANNIVERSAIRE.

RETOUR A L'EMPIRISME

par ROGER CÉRÉ

Le samedi 24 octobre, le palais de Chaillot a ouvert largement ses portes pour accueillir un public choisi, mais quelque peu différent de celui que l'on est habitué d'y rencontrer. Les Nations Unies célébraient le troisième anniversaire de la signature de la Charte de San-Francisco. A vrai dire, ce ne fut pas une fête, mais une cérémonie peu solennelle où l'on entendit des messages venus de tous les horizons.

Dans l'air de la colline passait un souffle apaisant : les fonctionnaires internationaux étaient en vacances ; les journalistes, égaillés dans Paris ; les délégués, à la campagne ; les voix lointaines de l'empereur Haïlé Sélassié, du général Tchiang Kai Chek, du généralissime Staline étaient réconfortantes.

Et pourtant, à ce même moment, il n'y avait aucun doute possible à avoir sur l'attitude du délégué russe : la position qu'il avait prise au moment où les Trois avaient porté l'affaire de Berlin devant le Conseil de sécurité, le « livre blanc » que le gouvernement soviétique venait de remettre aux délégués et aux journalistes en réponse au questionnaire des six neutres, enfin l'attitude même de M. Vychinski pendant la dernière séance montraient que le veto était inévitable. Les efforts persévérants et fort louables de M. Bramuglia ne pouvaient pas modifier une décision déjà prise à Moscou.

Quels sont les résultats de la manœuvre des trois Occidentaux maintenant qu'elle vient de se terminer comme on le voit ? Il semble d'abord que les buts de chacun d'entre eux aient été au départ assez différents. Pour le Département d'Etat il s'agissait, en faisant appel aux Nations Unies, d'obtenir une condamnation de l'attitude de l'U. R. S. S., un reproche public pour son mépris des règles de la Charte qu'elle avait signée. Pour le Foreign Office, ce qu'on espérait obtenir, c'était un recul soviétique, une levée du blocus précédant des conversations enfin profitables. Enfin, plus modeste dans ses vues, le Quai d'Orsay n'espérait que la reprise des négociations à l'occasion d'une détente que l'on s'employait à créer par tous les moyens.

Cette détente s'est bien produite, en effet, sous l'action des neutres et par le consentement des Trois et même du délégué soviétique : la résolution proposée au Conseil de sécurité après les conversations quotidiennes entre délégués réduit l'affaire de Berlin à un simple désaccord non sur des principes, mais sur l'application d'un règlement, celui du 30 août dernier. En aucun cas on n'y fait allusion à un « différend » ou à une « situation » susceptibles par leur prolongation de « menacer le maintien de la paix et de la sécurité internationales », suivant les termes de la Charte de San-Francisco. A plus forte raison, la politique russe n'y est pas stigmatisée et n'est pas condamnée. Même implicitement il n'est pas question de citer à la barre des Nations Unies les Soviets pour les rappeler au respect des principes de la coopération internationale. Entre les séances de l'Assemblée générale dans la première semaine de la présente session et la résolution du Conseil de sécurité du 23 octobre il y a une différence très sensible. Relisez les discours de M. Spaak, du général Marshall, d'une part, et le projet de résolution, d'autre part : il y a dans les premiers des accusations précises, des attitudes énergiques ; dans le second, l'oubli de toute cette éloquence et l'étalage de la plus grande mansuétude.

Si donc Washington et Londres n'ont pas réussi leur manœuvre, il reste la troisième solution possible : rien n'étant rompu, ni en droit ni en fait, aucune susceptibilité n'étant froissée, les négociations pourraient s'ouvrir, il suffirait qu'un événement fortuit en offrît l'occasion aux adversaires.

Mais le gouvernement des U. S. A. ne peut rien faire avant le résultat des élections du 2 novembre, le gouvernement britannique est lié par le Commonwealth, le gouvernement français, affaibli, ne peut prendre une initiative en politique étrangère. La Russie, dont la diplomatie n'a pas à tenir compte de ces contingences, peut seule le provoquer. Est-ce ainsi qu'il faut interpréter l'intervention soudaine du généralissime Staline par un procédé extra-protocolaire et que l'homme d'Etat soviétique, assez avare de propos, a employé toujours utilement ? L'autorité du généralissime est ainsi jetée dans le débat par l'intermédiaire de la presse. Aux questions habilement choisies par un journaliste de la *Pravda,* M. Staline répond par ces deux affirmations :

1° Ce sont les trois Occidentaux qui n'ont pas voulu que l'accord du 30 avril sur Berlin fût réalisé et qui ont empêché l'entente de se faire à Paris ces jours derniers ;

2° Les Trois continuent donc à faire échec à la bonne volonté soviétique et essaient de rendre cette dernière responsable d'une situation qu'ils ont voulue pour prouver l'impossibilité d'une collaboration avec l'U. R. S. S.

A ces affirmations qui maintiennent le débat ouvert, comment et où répondront les accusés ? Nous le saurons bientôt.

Cependant que les Nations Unies siègent à Paris, deux autres assemblées viennent de se réunir à Londres. La première est constituée par les délégués des différents parlements des Etats membres du Commonwealth britannique : assemblée sans attribution quelle qu'elle soit, en quelque sorte privée, mais représentative des opinions publiques et, comme telle, précieuse par les renseignements qu'elle peut donner. La seconde est la Conférence impériale, officielle et constituée par les représentants des gouvernements associés dans le Commonwealth. Pour la première fois, à cette conférence ont siégé les délégués de trois Etats nouvellement promus à l'indépendance par la couronne britannique elle-même : le Pakistan, l'Inde et Ceylan. Il semble que cette situation nouvelle n'ait eu que d'heureuses conséquences et que les vieux dominions se soient accommodés de la venue d'Etats qui n'ont rien de commun avec eux-mêmes. Comme la conférence a tenu ses assises en privé, nous n'en connaissons les résultats que par les communiqués du gouvernement de Londres, qui sont fort optimistes. On n'hésite pas à employer l'expression : « Nouvelle victoire de l'empirisme britannique », à ce sujet. C'est fort possible ; toutefois, un nuage noir reste à l'horizon. Il s'agit de la « seconde île de John Bull », de cette Irlande dont l'Angleterre n'a jamais pu venir à bout : soit qu'elle ait voulu la dominer, soit qu'elle ait voulu la séduire. Les Irlandais ont décidé de se séparer définitivement de la Grande-Bretagne. Le 7 septembre, M. Costello, premier ministre de l'Eire, a annoncé publiquement que son gouvernement soumettrait à la Dail Eirenan (parlement irlandais) un projet de loi répudiant l'allégeance à la couronne anglaise. Ce dernier lien constitutionnel entre l'Irlande et le Royaume-Uni, qui est bien ténu, ne joue qu'en ce qui concerne les relations extérieures. Toutefois les Irlandais jouissent de par son maintien d'une situation avantageuse dans l'île voisine, dans les dominions, et leurs commerçants bénéficient de la préférence impériale. Devenue république souveraine et indépendante, l'Irlande devrait abandonner tous ces bénéfices, et est-ce bien cela qu'elle veut ? Ce que nous savons, c'est que, à l'occasion des réunions des deux assemblées qui viennent de se tenir à Londres, des conversations ont été engagées et qu'elles continueront probablement jusqu'à ce qu'un compromis soit trouvé.

Comme on le voit, à Londres et à Paris l'empirisme règne en maître. Ce qui n'empêche pas l'évolution, en quelque sorte logique, de l'Union occidentale européenne. Depuis le pacte de Bruxelles l'union s'est fortifiée par la constitution d'un état-major, et ces jours derniers se sont réunis à Paris les ministres de la Guerre des cinq « Unis ». Les déclarations de MM. Bevin et Ramadier révèlent que l'accord est complet.

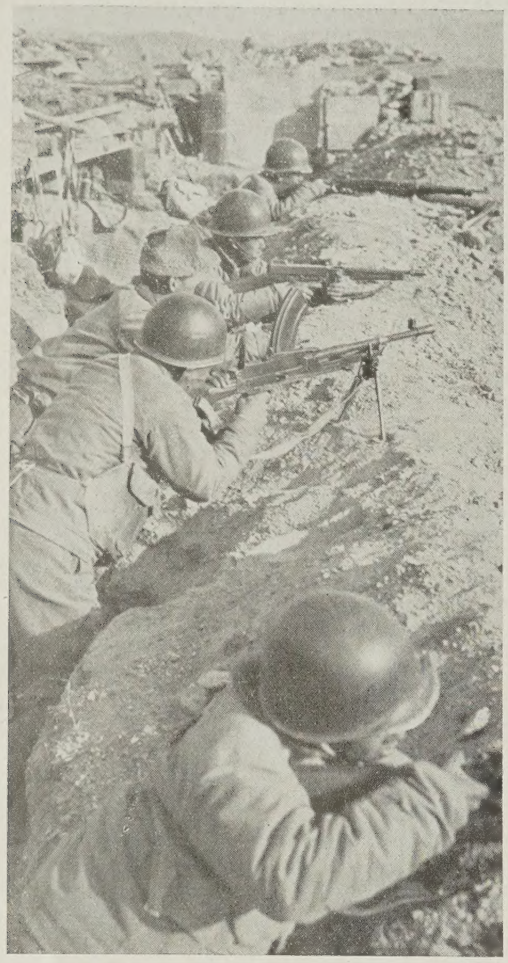
S'il en est ainsi, l'alliance des Cinq constitue un élément nouveau dans l'organisation de l'Europe, que l'on peut considérer comme le noyau d'un groupement plus large dans lequel entreraient les Etats-Unis, le Canada et peut-être les Etats scandinaves. Nous répétons qu'il s'agit là d'une véritable alliance militaire défensive et qu'elle n'a rien de commun avec les projets de fédéralisme européen, dont on a beaucoup parlé. A ce sujet, le Labour Party (donc le gouvernement britannique) a publié une brochure, intitulée *les Pieds sur le sol,* où il prend parti pour la collaboration économique avec les Etats européens, quel que soit leur régime, si cette collaboration se révèle utile, pour l'entente et la défense en commun des intérêts et des positions par des accords, mais s'oppose à tous les projets de réunion de parlement européen en vue de l'organisation d'une fédération européenne.

Un peu partout les principes cèdent momentanément : la dernière occasion est offerte d'ouvrir l'ère des compromis.

EN EXTRÊME-ORIENT

GUERRE OUVERTE

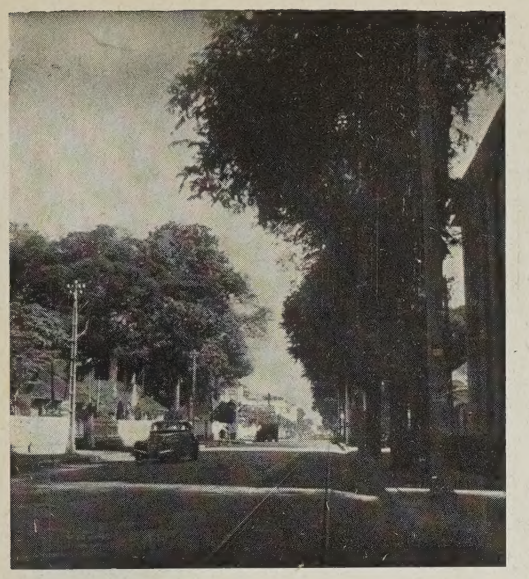
Les communistes progressent en Chine; ils ont pris Moukden le 1er novembre, ont défait des armées nationalistes et capturé leur matériel. Ils contrôlent tout le territoire de la Mandchourie; ils accentuent leur menace directe vers le Sud asiatique.



EN EUROPE

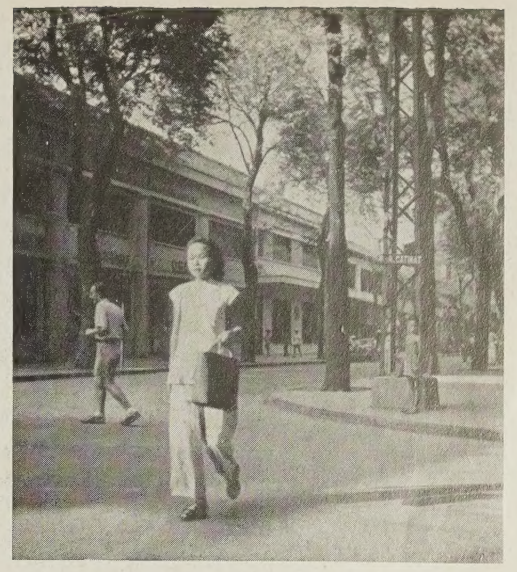
GUERRE SOURDE

A l'action du Kominform le gouvernement français a répondu par des mesures énergiques : évacuation des puits, importation de charbon déchargé par la troupe..., jugulant ainsi l'opération politique du parti communiste.



La rue Paul-Blanchy mène vers le port.

Le palais du gouverneur général a Saigon.



La rue Catinat, rendez-vous des élégances.

REGARDS SUR L'INDOCHINE

LA QUESTION DE L'INDÉPENDANCE

par notre envoyé spécial Lucien Bodard

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je me retrouvai à Saïgon un peu plus d'un an après ce reportage sur l'Indochine qui avait paru dans *France-Illustration*. Apparemment, la grande cité n'a pas changé : elle est toujours pourvue des grâces de l'esthétisme colonial, proche de celui d'une ville d'eaux en fin de saison. J'ai revu tous les lieux géométriques des habitudes — les officialités du boulevard Norodom, les mondanités de la rue Catinat, les brouhahas du port, sans compter les chinoiseries de Cholon. Tout est semblable : les rizeries brûlent quand les propriétaires ont la bourse récalcitrante, les bandes vietminh hantent plus ou moins les banlieues, et le gouvernement cochinchinois continue à s'étendre, à en juger par le nombre des immeubles administratifs. La province immédiate est toujours un peu le bout du monde.

Bien plus, la capitale paraît s'être installée avec confort et même prospérité au milieu des incertitudes ambiantes. Il y a une étrange normalisation dans l'anormal, à la suite de cette découverte qu'on pouvait vivre en tout état de cause, même avec trois ou quatre gouvernements (le cochinchinois, le central, le commissariat de la République pour la Cochinchine, le haut commissariat), même avec les administrations clandestines, même avec les armées et les bandes en campagne. C'est un extraordinaire méli-mélo, où s'est superposé aux vieilles habitudes françaises d'un ordre légiférable et administratif ce critérium de l'Orient : l'argent.

Ainsi Saïgon était devenu en fait, jusqu'à ces dernières semaines, ce qu'était autrefois la concession française de Changhaï : une île encore occidentalisée au milieu des mœurs de l'Asie. C'était une sorte de régulateur au bénéfice de tous les camps, même s'il ne fonctionnait que secrètement pour le Viet-Minh. La ville commandait encore l'arrière-pays, plus ou moins rebelle par le jeu des entrées et des sorties en marchandises comme en hommes. Malgré les guérillas, il demeurait un semblant d'unité économique basée sur les nécessités réciproques, les cités ayant besoin de riz et le Viet-Minh de piastres. Tout se passait bien, sans compromissions ouvertes, sans pertes de face, grâce à ces intermédiaires de génie : les Chinois.

La crise vient de surgir inopinément par suite d'un manquement à la parole donnée : contrairement à un arrangement amiable et trébuchant avec les commerçants célestes de Cholon, le Viet-Minh a coulé au delà du Cantho un convoi de cent vingt jonques chargées de riz. Il s'agissait bien d'un ordre délibéré en haut lieu, car l'opération était exécutée par la garde personnelle de Nguyen Binh, le chef des forces armées du Viet-Minh en Cochinchine. Quand les Chinois d'accompagnement, croyant d'abord à une espèce de surtaxe, ont proposé de l'argent les sabordeurs ont répondu : « Pas question », et se sont mis à l'œuvre. C'était le début d'un blocus économique ; cependant, il ne semble pas que cette intransigeance doive durer longtemps, car si le paddy du pauvre nha-qué s'entasse inutilement dans les paillotes, où le Viet-Minh trouvera-t-il des ressources pour ses médicaments et ses armes ?

L'actuel système d'équilibre, matériellement parlant, peut durer fort longtemps avec des grandes compagnies, des féodalités diverses, des tours de guet, des enceintes d'épineux, tout cela au milieu de disciplines inflexibles et contraires où se débattent les nha-qués. Du moins il n'y a pas de famine, à cause du paddy des rizières fécondées par le Mékong... Pendant ce temps, c'est la guerre d'usure. Mais la véritable arme est la désintégration par la technique politico-militaire.

La ligne de démarcation moderne — ce rideau de fer qui coupe le monde — commence à s'implanter à travers le Viet-Minh, rejetant dans un même camp tout ce qui n'est pas rouge, qu'il soit jaune ou blanc : le nationalisme absolu commence à s'effacer devant l'anticommunisme. Ainsi la situation universelle se répercute jusqu'en Indochine. Et puis il y a aussi la fatigue.

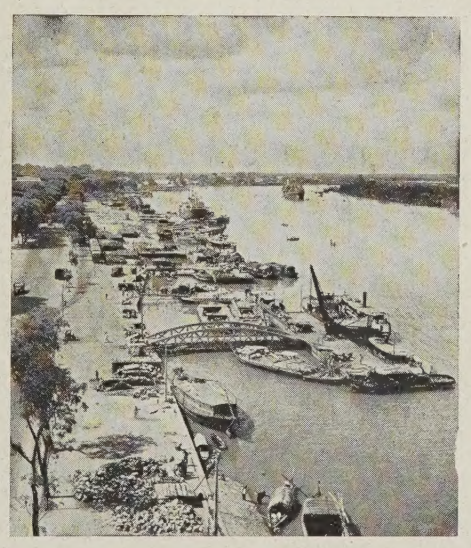
Quoi qu'il en soit, le Viet-Minh n'est plus un « front » ; il a tendance peu à peu à se rétracter, par l'effet progressif des abandons, à l'état d'un bloc communiste. La notion de « Résistance » s'efface devant ces deux réalités : celle d'un gouvernement vietnamien, celle de forces particulières comme le cao-daïsme, les Hoa-hao, le catholicisme.

Que d'évolution en un peu plus d'un an dans le domaine du gouvernement vietnamien lorsqu'on se souvient de ce temps où l'amiral d'Argenlieu créait un gouvernement cochinchinois, à la fois pour faire pièce au Viet-Minh et pour s'opposer à l'union des trois Kys ! Il s'agissait alors d'une poignée d'hommes à peu près démunis de pouvoir, casés tant bien que mal dans une simple villa, ignorés des Français, vilipendés par les Vietnamiens. Maintenant le président Huu est installé dans le superbe palais La Grandière. Ancien élève de l'Ecole d'agriculture de Tunis et ex-inspecteur du Crédit foncier d'Indochine, il a bien voulu me déclarer que son gouvernement fonctionnait presque comme un gouvernement indépendant, avec réserve seulement en matière économique, surtout pour les douanes.

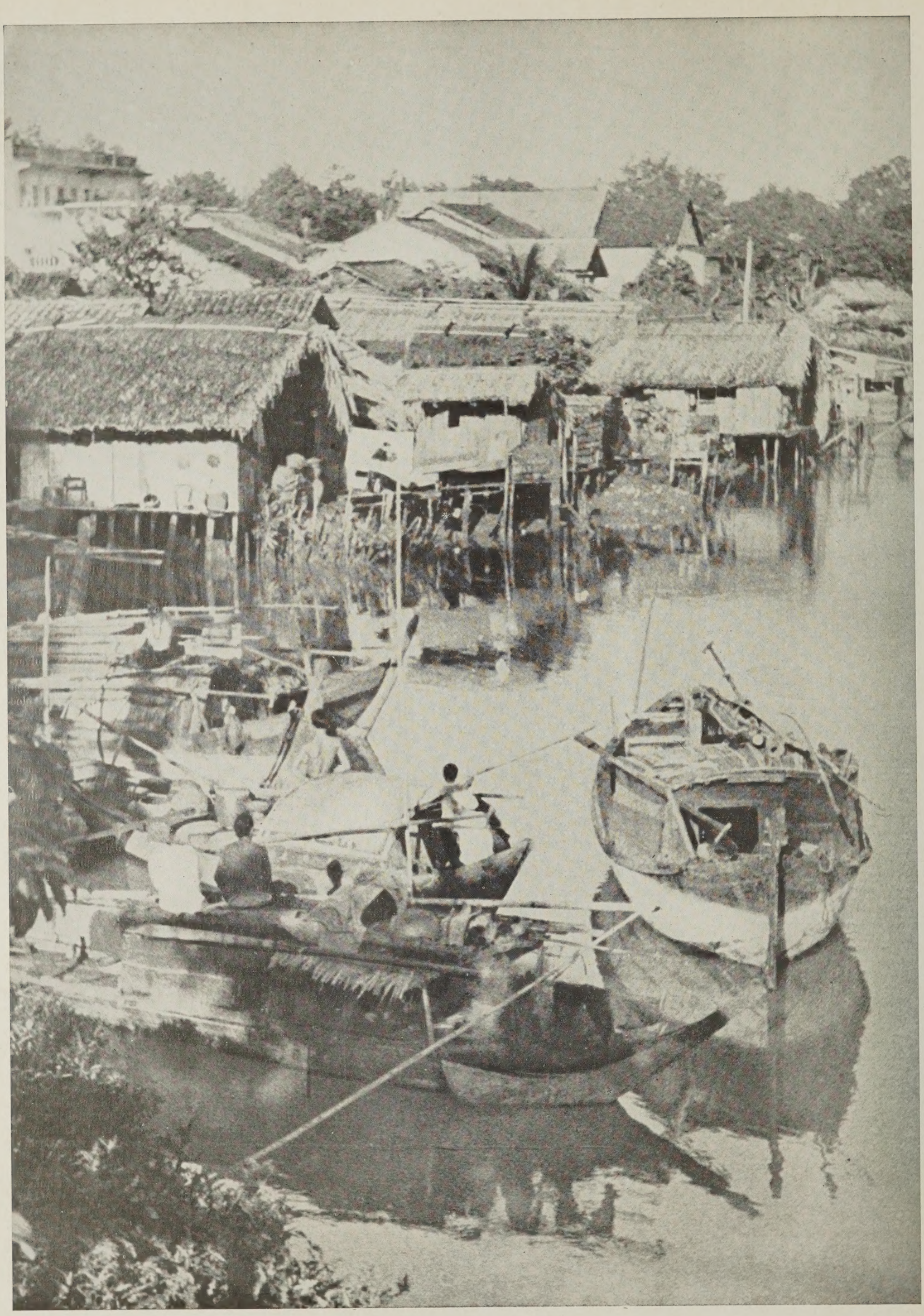
Cette extension en pouvoir n'a pas été faite d'un coup, mais lentement, par paliers, à force d'hommes. Il y a d'abord eu le président Thinh, avec son sacrifice ; puis le président Hoach, avec ses habiletés, puis le général Xuan, avec son ardeur. En même temps, le gouvernement changeait de nuance, en ce sens que ce qui était séparatiste est devenu unioniste, que ce qui était républicain a adopté le baodaïsme. Certes, ledit gouvernement est en veilleuse, en sorte que la réalité du pouvoir appartient aux trois organismes locaux fonctionnant respectivement, sous des étiquettes diverses, au Tonkin, en Annam et en Cochinchine. D'ailleurs l'ex et sans doute futur empereur Bao Daï met un soin tout particulier à se concilier les gens du Sud, depuis si peu de temps ses candidats sujets Dan.

En attendant que les « gouvernementalistes » de Saïgon concrétisent leurs ambitions, ils se trouvent devant la tâche première de s'étendre en Cochinchine même. « Malheureusement, m'a dit le président Huu dans un langage familier, il y a encore beaucoup trop de casse dans le pays », ce qui, au fond, signifie que son gouvernement, si abondamment représenté dans la capitale, disparaît dans la province. Il est, civilement parlant, le maître théorique et affirme son autorité par la substitution des Vietnamiens aux Français comme administrateurs — opération qui s'est arrêtée d'elle-même en cours de route, faute de candidats à ces fonctions pourtant éminentes.

Dans les campagnes, c'est encore l'âge du fusil.



Sur la rivière de Saigon, le port a retrouvé son activité d'avant guerre.



en sorte que M. Huu, désarmé, est un personnage superfétatoire. Pour les notables, coincés entre l'arbre français et l'écorce vietminh, le gouvernement n'est guère qu'une entité matérialisée par un drapeau nouveau qu'on arbore sur ordre. Ce n'est pas hostilité à priori, mais simple ignorance.

Cependant l'impuissant M. Huu, qui n'a pas d'armée et presque pas de fonctionnaires, s'applique à une grande politique à la Henri IV, par la dissociation, la récupération et l'intégration. M. Huu voudrait se constituer des forces militaires pour combattre, certes, mais surtout pour rallier. C'est la grande affaire de la « réintégration » des nationalistes du Viet-Minh, grâce au coup de pouce de l'indépendance. Ainsi le président, au lieu de condamner le Viet-Minh en bloc, sépare soigneusement l'ivraie du bon grain. Seulement il y a un art du moment, comme du possible : ces années de dégrossissage, au lieu d'être perdues au nom d'une intransigeance absolue, doivent être utilisées pour le maximum de bénéfices pratiques. M. Huu voudrait procéder maintenant au rassemblement pour la discussion avec les Français, ce qui suppose le préliminaire de la reconversion, c'est-à-dire que les « nationalistes » du Viet-Minh se retournent contre le résidu communiste. De fait les contacts avaient été pris, les pourparlers allaient bon train, et déjà certains groupes faisaient de plus en plus bande à part. Seulement les nationalistes, avant de trancher le nœud gordien, voulaient cette garantie : la ratification solennelle des accords de la baie d'Along — le dernier débat de l'Assemblée nationale a renvoyé tout le schéma à plus tard.

Ainsi le gouvernement, malgré sa pratique du pouvoir, n'a pas encore pris la place de l'autorité centrale : au contraire, pendant ce temps, il assiste au progrès des concurrences militaires ; il s'agit de ces fameux « Etats dans l'Etat », les cao-daïstes, les Hoa-hao.

Pendant que le président Huu s'attachait à la conception d'un Etat modèle occidental, les Français, eux, ne pouvaient procéder selon le lent mûrissement des combinaisons politiques, il leur fallait poursuivre la guerre dans l'insuffisance des effectifs blancs, tombés de moitié en quelques mois à cause des rapatriements non compensés. Au printemps 1947, il n'y avait plus guère que 25.000 soldats français engagés en Cochinchine. La classique « jaunification » des troupes ne suffit pas. A l'armée française s'ajoutèrent des forces autonomes qui, en échange de leur appui guerrier, devaient apporter un bon nombre de complications politico-administratives.

Il y a surtout un point d'interrogation à l'égard du cao-daïsme — cette religion armée, cette théocratie militante — entré dans le camp français au début de 1947 (voir *France-Illustration* du 29 mars 1947). Les craintes immédiates, comme celle d'un double jeu au profit du Viet-Minh, se sont révélées absolument vaines : la rupture avait créé l'inexpiable, une sorte de guerre au couteau. Après leur ralliement, les cao-daïstes, plus ou moins massacrés par leurs ex-partenaires du Viet-Minh, procédèrent, avec une étrange rigueur, à la fabrication de toutes pièces d'une petite armée d'élite, basée sur une unité fort particulière, la brigade volante, combattant quasi scientifiquement la guérilla par l'antiguérilla. A une technique vietminh fut opposée une technique antivietminh. Peu à peu, les autorités françaises s'habituèrent, quand elles n'arrivaient pas à nettoyer une région particulièrement malsaine, à y installer une brigade volante. Quelques mois après, il y avait bien pacification, mais une « pacification » cao-daïste, avec l'étrange conversion de toute la population environnante au nouveau culte. D'ailleurs ce prosélytisme était basé sur cet élément essentiel : la soif de protection ; il est certain que les braves nha-qués et les notables eux-mêmes prennent ainsi une assurance contre l'inconnu, quand bien même les primes seraient un peu onéreuses. Quoi qu'il en soit, les cao-daïstes ont essaimé à travers toute la Cochinchine massivement, par tache d'huile, par infiltration, de toutes les façons, au point que le fameux emblème de la secte fait une heureuse concurrence aux étendards gouvernementaux. Le nombre des fidèles a doublé, quintuplé, que sais-je ! En tout cas, les quelques centaines de milliers de l'avant-guerre se rapprochent maintenant des deux millions — tout cela étroitement contrôlé, discipliné par des hiérarchies civiles et militaires qui aboutissent finalement au Saint-Siège de Thai-Minh.

C'est le cao-daïsme qui gagne sur l'actuel tableau ; aussi, malgré certains incidents locaux, maintient-il soigneusement la bonne tonalité de ses relations avec les Français. Ses arrières ainsi couverts, il travaille pour une échéance de quelques années, d'abord en persévérant plus que jamais dans l'expansionnisme de la conversion, mais surtout par l'intégration progressive dans le gouvernement : déjà le ministre de la Guerre du général Xuan est le chef suprême de l'armée cao-daïste. La future armée vietnamienne est, avant terme même, placée devant un redoutable dilemme : elle sera cao-daïste si elle intègre les brigades mobiles, ou elle ne sera qu'une fiction si elle ne les intègre pas. Aussi, bien plus que dans la bourgeoisie de Saïgon, la véritable force en Cochinchine — Viet-Minh exclu — est dans cet agglomérat de religion, de fidèles, d'administration, de trésorerie et de troupes.

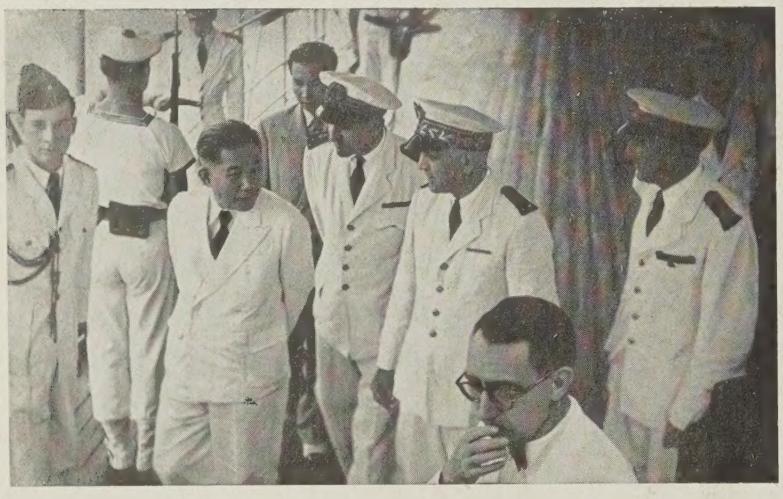
Le général Hoa-hao Suoi a plus de soldats que tout le gouvernement cochinchinois — il a même pacifié une région entière dans l'Ouest. C'est même une étrange histoire : à l'origine, il y avait Huynh Phu So, le bonze fou — à la fois guérisseur, prophète et faiseur de miracles — qui avait converti à « sa » religion les nha-qués du Bassac. En 1945 les Hoa-hao, nus, armés de

LE PRÉSIDENT HOACH DÉPOSE UNE MAGNIFIQUE GERBE AU PIED DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR THINH, SON PRÉDÉCESSEUR.

A HANOI, LE PRÉSIDENT HUU ET SON PRÉDÉCESSEUR, LE GÉNÉRAL XUAN.

L'EX-EMPEREUR BAO DAI EN PROMENADE DANS LES RUES DE GENÈVE.

Sur le « Duguay-Trouin », Bao Dai, M. Bollaert, le général Xuan, les personnalités civiles et militaires saluent les couleurs du Vietnam.



Le président Huu, a la signature des accords de la baie d'Along.

Bao Dai s'entretient avec le général Le Bris et le général Xuan.

couteaux, s'élançaient sur les mitrailleuses françaises : Huynh était alors au Tong-Bo (comité directeur) du Viet-Minh en Cochinchine. Deux ans après, il était assassiné dans la plaine des Joncs sur l'ordre de Nguyen Binh, le chef militaire du Viet-Minh : les Hoa-hao se vengèrent par l'alliance française. Depuis lors, ils se sont « civilisés » au point de concevoir un ordre un peu spécial qui décourage même les capacités commerciales des Chinois.

L'effort à la fois centripète et centrifuge des Français n'aboutit qu'à un *statu quo* ; il semble parfois que tout soit grippé. C'est alors que les Vietnamiens parlent d'une panacée ; ainsi le président Huu croit à la décantation par ce remède : l'indépendance.

Cette indépendance n'est qu'un préambule ; les difficultés seront après, sur le tapis vert franco-vietnamien, pour les réalités du pouvoir comme les douanes, l'armée, la diplomatie, etc. Mais surtout les obstacles seront intérieurs, dans l'équilibre indochinois d'abord : au fond, les bourgeois de Saïgon n'ont pas trop d'illusions sur leur actuelle suprématie — ce sera un tout autre gouvernement après l'union des trois Kys. Assez paradoxalement, on assiste à un regain de l'autonomisme pour la défense anticipée du budget contre l'appétit tonkinois. Cependant les principaux démêlés seront cochinchinois, d'abord pour la prédominance : actuellement gouvernementalistes et cao-daïstes, tous parés de l'étiquette Bao Daï, s'occupent conjointement d'arracher des concessions aux Français. Mais que se passera-t-il lors du partage des bénéfices ? Néanmoins, le problème le plus grave est social : dans quelle mesure les nha-qués, débarrassés de leurs propriétaires pendant plusieurs années, en accepteront-ils le retour ?

Je ne voudrais cependant pas terminer cet article sur une note pessimiste. L'Indochine est devant plusieurs étapes. Il y a tout de même celle de la guérilla à la pacification, qui ne peut guère être faite qu'au nom de l'indépendance — cette notion relative du monde moderne. Ensuite, ce pays, qui a été ces dernières années un champ de bataille, peut cependant aisément passer du palier des adaptations politiques à celui du « boom » économique, grâce à la puissance de la nature et de la race et aussi de la technique française. La paix revenue, la prospérité est à portée de main, à condition que les arguties ne succèdent pas à la guérilla.

FANION EN TÊTE, LE 12e CHASSEURS DE MEKNÈS VA PASSER DEVANT LA TRIBUNE OFFICIELLE.

GRANDES MANŒUVRES

AU MAROC

Les grandes manœuvres marocaines d'automne se sont déroulées dans la région de Khemisset, sous la haute direction du général Carpentier, commandant supérieur des troupes marocaines.

Durant cinq jours, fantassins, tirailleurs, zouaves, artilleurs, goumiers et sapeurs, que renforçaient les unités blindées et motorisées, ont fait montre, au cours des combats fictifs, d'un entrain et d'une endurance auxquels les chefs ont rendu hommage. La prise d'armes qui clôturait ces manœuvres était présidée par le général Juin.

LE GÉNÉRAL JUIN, COMMISSAIRE RÉSIDENT GÉNÉRAL DE FRANCE AU MAROC, ENTOURÉ DES HAUTES PERSONNALITÉS CIVILES ET MILITAIRES.

DANS UN NUAGE DE POUSSIÈRE VOICI MAINTENANT LE LONG CORTÈGE DES ENGINS BLINDÉS ET MOTORISÉS.

DEBOUT DANS UN COMMAND-CAR, LE GÉNÉRAL JUIN SALUE LE GLORIEUX ÉTENDARD DES CHASSEURS.

ANCIENS COMBATTANTS MAROCAINS DES ZEMMOURS ASSISTANT AU DÉFILÉ.

LA NOUBA D'UN RÉGIMENT DE TIRAILLEURS PRÉCÉDÉE DE SES MASCOTTES.

Le peintre d'Esparbès, la célèbre Pomme et le cathédralier Ferrand, dit Petitpierre.

Le peintre Robert Naly, a l'œuvre caustique comme l

LA BOHÈME

par

Et d'abord, qu'est-ce au juste que « la bohème » ? Ce doit être par analogie avec les mœurs errantes de l'étrange peuple des gitans — originaire, croit-on généralement, des environs de Prague, alors qu'il vient de Perse et de l'Inde — que le langage familier a désigné de la sorte, à la longue, la non moins curieuse gent dont il s'agit et qui, dans l'esprit du commun, est formée par les artistes.

Selon l'idée courante, en effet, la Bohême des Romains — la Hongrie — devant être par le fait de cette race le pays de l'instabilité et de la fantaisie, il n'en fallut pas davantage pour que l'étiquette fût attribuée à la horde pittoresque et variée que composent des « originaux » prédisposés à vivre en marge des contingences quotidiennes, au mépris des préjugés les plus solidement enracinés. Ainsi une simple corruption de vocabulaire géographique doublée d'une erreur anthropologique aboutit-elle finalement à une hérésie. Car les gitans ne sont pas forcément des vagabonds, mais bien souvent — et en Bohême surtout — des sédentaires exerçant de fort prosaïques professions artisanales, attachés à leur tradition et respectant aveuglément l'ordre établi dans leurs tribus ; car aussi les bohèmes qui nous occupent, et tels que l'on conçoit les artistes, détestent le désordre, au contraire de ce qu'on imagine, pour ce qu'il rend toute création impossible.

Quoi qu'il en soit, le mot et la notion fausse qui lui correspond étant admis, gardons-les. Cela dit, qu'est donc la bohème ?

Eh bien, la bohème est moins une catégorie sociale d'individus qu'un état d'esprit — et un état d'esprit qui se trouve, il est vrai, en diamétrale opposition aussi bien avec celui de la bourgeoisie qu'avec celui de l'ouvrier ou du terrien. Mais le bohème, s'il est considéré parfois comme un danger par ceux-là mêmes auxquels on a tendance à l'opposer, n'en est point pour autant un adversaire spécifique. Seulement les vertus qu'exige son état de *prédestination* sont différentes des vertus bourgeoises ou prolétariennes. C'est justement pourquoi le bohème égaré dans un milieu qui

Cette femme, pour les grands, c'est Lil Boël, poète. Pour les petits, c'est « Tante Lil », la bonne fée.

ET L'ESPRIT, EST UNE DES PLUS BELLES FIGURES DE LA BUTTE.

LUCIE VALORE ET QUELQUES AMIS DANS L'ATELIER DU PEINTRE AUGÉ (A L'ARRIÈRE-PLAN, A DROITE).

AUJOURD'HUI

ERTEX

n'est pas le sien, avec une condition qui ne convient pas à son tempérament et qu'il doit subir, est estimé à l'égal d'une menace ou d'une présence compromettante.

Car la bohème implique aussi une philosophie qui consiste en une espèce de fatalisme désenchanté, l'homme acceptant de n'être pas compris dans un univers dont il n'ignore point qu'il n'est pas fait pour lui et s'ingéniant à n'en pas trop souffrir en professant un absolu dédain pour les vicissitudes et les servitudes du commun. Vu sous cet angle, le bohème n'est pas vulgaire. Il est même un *aristocrate,* au sens étymologique du terme, dans la mesure où son originalité le « distingue » parmi la masse.

Farouchement jaloux de son indépendance, le bohème trouve un idéal dans la liberté qu'il revendique avant toute chose, qu'il exige avant son pain quotidien. Il rejette tout ce qui porte atteinte à la dignité de la personne humaine et qui risque de confondre l'individu sous un matricule. Parce qu'il n'accepte pas d'idée préfabriquée, il refuse d'obéir, d'être complice, de suivre au pas cadencé.

Qu'il ne s'étonne pas, en sa façon, d'être réprouvé et moqué. Mais il a le courage de rester à la hauteur de sa misère en supportant sarcasmes et quolibets sans rien dire, ce qui, à tout prendre, ne manque pas de grandeur. Au surplus, n'ignorant nullement qu'il n'a pas plus de place au banquet des notables qu'à la « foire d'empoigne », il accepte la pauvreté et il garde son espérance, restant bien convaincu que le salut de chacun est en soi, persuadé d'ailleurs qu'on n'a que les joies qu'on mérite, les seules valables étant celles qu'on ne peut acheter, mais qu'on réussit en soi-même avec les ressources exclusives de l'âme et du cœur. Car le bohème est un sensible et un croyant. Il arrive même qu'il soit un saint, puisqu'il situe sa condition spirituelle au-dessus de l'indigence temporelle et qu'il est capable de tout lui sacrifier. C'est ainsi, pour paradoxal que cela semble, que certains ont fini par se donner la mort.

La bohème recrute ses adeptes dans les milieux les plus divers. S'il est exact que la plupart des cerveaux accoutumés à méditer les arts sous les formes diverses de leur expres-

CREIXAMS LE CATALAN, AU SOURIRE DÉBONNAIRE ET AUX COULEURS VIOLENTES, EST LE PEINTRE DES GITANES.

ON NE VIENT PAS A MONTMARTRE SANS ALLER FRAPPER A LA PORTE DU « LAPIN » : PAULO EST SOUVENT ABSENT.

LE PETIT PÈRE MADET PRÉSENTE UNE TOILE A BILS, PEINTRE ET CARICATURISTE PARLEMENTAIRE, QUE L'ON VOIT, CI-DESSOUS, « TRAVAILLER DEVANT LE MOTIF ».

sion ont une inclination naturelle pour la mentalité bohème, on rencontre aussi des bohèmes chez les bourgeois, les ouvriers, les fonctionnaires, de même que certains servants de l'art ne sont parfois que des artisans, des bourgeois ou des fonctionnaires.

Maurice Utrillo, malgré sa renommée et son opulence, restera toujours un bohème détaché des émergences matérielles. Maurice Vlaminck est un bohème, en dépit de l'exploitation productrice de son beau domaine de la Tourillière, en Normandie. L'ouvrier maçon que Francis Carco connut dans son enfance à Villeneuve-sur-Lot et dont il nous parle dans *Mémoires d'une autre vie* est un bohème. Mais Derain, peintre génial, est un grand bourgeois de Paris ; Paul Poiret, qui, pourtant, fit tant pour l'art moderne, était un bourgeois ; les bourgeois fourmillent dans la littérature et dans les journaux. Par contre, l'université, la magistrature, le barreau, la navigation surtout, le clergé, l'administration comptent une quantité insoupçonnée de bohèmes. C'est peut-être au théâtre et dans l'industrie du cinéma qu'on en trouverait le moins. Et la musique, avec ses « arrangeurs » et ses « nègres » en tous genres, bat sans doute tous les records de l'esclavage et du fonctionnariat.

Ainsi la bohème n'a pas de frontières naturelles. Très répandue, mais plus souvent discrète que démonstrative, elle se manifeste peu. Celle à qui l'on pense couramment et qui évoque aussitôt la place du Tertre, les cafés de Saint-Germain-des-Prés ou les abords de la rue Vavin n'est pas toujours la bohème authentique de notre propos. Car il y a, et à foison, de faux bohèmes, de faux artistes, de faux poètes, de faux créateurs, comme il existe de faux aristocrates.

Alors comment la dépister, cette bohème ? Et comment peut-elle encore exister et garder son caractère dans notre redoutable époque ?

L'ALLÉE SANS NOM

Rue Norvins, à mi-pente, une grille cadenassée aux barreaux de geôle espagnole, une vieille maison d'aspect sordide qu'habite « la grand-mère », gardienne vigilante du secret domaine, et, derrière la grille, une allée sableuse bordée de vénérables tilleuls, escortée de jardins en friche, une allée qui semble finir, au fond, dans une confusion triste de vétustes masures, mais qui se prolonge encore, derrière ces masures, parmi d'autres jardins tombant en cascade au flanc du coteau dans une débauche de fleurs et de verdure comme une toile de Bonnard. C'est là que se trouve le refuge de la bohème laborieuse de Montmartre, fuyant le bruit, la sottise et l'ennui, se soustrayant au tapage des oisifs de passage et des bardes inventés par les exploitants d'une poésie de cartes postales. Un véritable maquis, avec ses tourterelles, ses pierrots et ses merles, ses chats, deux tortues, deux tables de gargotte peinturlurés et deux bancs boiteux.

Défense d'entrer, bien que nul écriteau n'interdise l'accès de l'allée sans nom... Mais qui, des gens gravissant la rue, serait attiré par cette solitude ?

Quelques peintres, un poète, des modèles, telle est la population de l'endroit où se sont groupés peu à peu, selon leurs affinités, ces artistes qui constituent une sorte d'atelier à la manière de la Renaissance. Léon Auger, placide et souriant maître de céans, est le chef de l'équipe, que personne n'a désigné ni élu, mais que tout le monde a accepté par tacite consentement. Ancien élève des Beaux-Arts, il s'est de bonne heure évadé de l'école pour « se chercher ». Après trente ans de travail est-il arrivé à ses fins ? Son talent et sa facture bien à lui sont incontestables. Mais il poursuit sa tâche acharnée, guidé par son seul idéal que ni marchands ni collectionneurs n'entameront jamais par des offres alléchantes, qu'il refuse d'ailleurs en toute dignité. La propriétaire d'une galerie de Montmartre, et qui est la providence des peintres du quartier, ne peut obtenir d'Auger la moindre aquarelle :

— Ce n'est pas encore ça, lui dit-il, attendez le printemps prochain, je suis sur la bonne voie.

Féola, voisin d'Auger, est d'un autre type. Exceptionnellement doué, mais victime des sollicitations d'une clientèle trop nombreuse, il semblerait parfois céder un peu à la facilité et œuvrer en virtuose. Seulement ceci n'est qu'apparent, car ce qu'il sélectionne dans sa production il ne le vend pas, il le garde.

A côté de ces deux têtes de file, aux abords de *l'Allée sans nom* d'autres travaillent dans la foi, en marge du monde, tel Henri Mangematin, ancien commandant d'aviation et as des deux guerres, dont la peinture était le violon d'Ingres durant sa carrière héroïque, qui s'est totalement consacré à son art depuis sa mise à la retraite et qui « tombe » son dessin chaque jour, pour le cacher sitôt fini ; tels aussi le sculpteur Pié, d'origine espagnole, et le miniaturiste Daniel Viau, beau-père de Maurice Utrillo; Jean d'Esparbès, chevalier de la Régence égaré en ce siècle, et son compère Petitpierre, sculpteur sur bois, qui avec sa barbiche à l'impériale et son bonnet rond a l'air d'un typographe de Poulet-Malassis; Cahours, avec sa belle trogne de matelot et ses tendres aquarelles ; Naly, à l'œuvre caustique comme le langage et l'esprit ; Jean-Louis Vallas, contrôleur des contributions, à la barbe assyrienne, qui ne prend au sérieux que la poésie ; Creixams le Catalan, peintre violent au sourire débonnaire et aux couleurs éclatantes ; La Martinière, spécialiste des natures mortes, qu'il sait rendre si vivantes ; Bils, caricaturiste parlementaire et judiciaire fort renommé ; le petit père Maclet, ancien compagnon d'Utrillo, dont la tendre naïveté triomphe en fleurs éclatantes au bord de vieilles murailles désespérées ; Robert Destez, champion des échecs et du roman policier; le peintre Zimmerman — combien d'autres! — accoutumés à venir travailler en voisins ou à faire une visite d'amitié sous les tilleuls de *l'Allée sans nom* qui dessert « le château ».

Les noms que je viens de citer, qui sont tous connus, représentent l'authentique bohème d'aujourd'hui, fidèle à la tradition, conservatrice des mœurs de toujours, animée des mêmes espoirs, capable des mêmes élans. Il s'agit là de véritables artistes. Il ne faut pas confondre cette élite avec les fabricants d'aquarelles, avec les barbouilleurs du dimanche ou du lundi ni avec ces cabotins de la rue qui viennent s'exhiber aux badauds et font avec leurs chromos la fortune des bazars de la Butte. Ces derniers ne sont même pas des amateurs, mais les exploiteurs de ce site merveilleux. Ces calculateurs à la mentalité de boutiquiers exécutent à longueur d'année le même motif, commencé le plus souvent au logis, en tenant scrupuleusement leurs comptes. Ceux-là n'ont rien à voir avec la bohème des purs, des pudiques, des claustrés, qui, elle, sert l'art en vivant chichement de lui.

Cette bohème, pour absente, pour fermée, pour retirée qu'elle soit et qui ne va que fort rarement à Paris, s'évade pourtant le soir de son *Allée sans nom* pour s'égailler « dans le pays ». Car elle a ses Raguenau chez qui, par ces temps de marché noir, le coup de fusil est proscrit. Après un pastis rue Caulaincourt, la petite bande remonte lentement la rue Saint-Vincent et gagne la place Saint-Pierre. Là, un pâtissier a su transformer une vieille baraque en respectant son caractère pour en mettre la cour intérieure, arrangée avec goût, à la disposition des artistes qui rêvent d'un abri sûr, qui ne prétendent qu'à un peu d'humeur franche, à un seul plat, mais copieux, et à un vin qui ne soit pas sophistiqué. En été, par les chauds crépuscules, cet asile de fraîcheur est propice aux confidences ou aux conversations dédaigneuses des amers sujets d'actualité. L'esprit, sous ce patio à l'italienne, trouve sa place.

Non loin de là, un autre lieu de réunion est également affectionné par la bohème. Encore que l'endroit soit fréquenté par beaucoup d'amateurs avertis venus de loin pour se détendre au bon air, le maître de céans n'en a point pour autant sacrifié la compagnie de la bohème qui, chez lui, est chez elle. Gen-Paul, avant son départ pour l'Amérique, familier de *l'Allée sans nom* dans l'après-midi, s'y rendait chaque soir pour retrouver Marcel Aymé, taciturne et détaché, à la nonchalance naturelle. Là — contrairement à la regrettable manie répandue maintenant sur la Butte — la musique réussit un enchantement par le miracle d'un violoncelliste, compositeur de haute inspiration, qui joue surtout pour lui, n'hésitant pas, quand il découvre un poète dans l'assistance, à lui demander quelques vers afin d'improviser sur-le-champ. Alors chacun se tait et se perd dans un rêve qui s'égare alentour parmi les frissons des feuillages pour s'envoler jusqu'au pur zénith de l'espoir.

Il est fort avant dans la nuit quand la bohème rentre chez elle. Une poignée de main, un dernier mot, un dernier sourire, et, à travers le songe du lendemain qui dure au cœur, le chant de l'amour et de la beauté conduit les pas de ces funambules éperdus d'idéal...

MARSEILLE, GRAND PORT TÊTE DE LIGNE ET GRAND PORT D'ESCALE, EST CELUI DES PORTS FRANÇAIS QUI CONNAIT LE PLUS FORT COURANT DE VOYAGEURS.

MARSEILLE

LE PLUS GRAND PORT FRANÇAIS

PAR HENRI LE MASSON

C'EST par la mer qu'il faut arriver à Marseille : le site est grandiose. Passé le phare de Planier, à une quinzaine de kilomètres de la côte, on aperçoit bientôt des collines arrondies s'ordonnant les unes derrière les autres en amphithéâtre et se rattachant par gradation lente aux sommets plus élevés des chaînes de l'Etoile et de Saint-Cyr, qui se perdent dans le lointain, bleutées par l'air et par l'éloignement. La végétation un peu terne s'harmonise bien avec les tonalités cendrées des îles — Pomègues, Ratonneau et le château d'If — tandis qu'un nombre infini de taches claires marquent l'étendue des faubourgs de la seconde ville de France. Entre le cap Méjean au nord et la Croisette au sud, qui sont les deux pointes extrêmes de la rade de Marseille, largement ouverte vers l'ouest, la mer pénètre à l'aise, comme dans une immense vasque, dans l'enfoncement du golfe, cerné par une rive rocheuse. Au centre, la courbure régulière de la côte est brisée par la colline abrupte et dénudée sur laquelle se dresse le sanctuaire néo-byzantin de Notre-Dame-de-la-Garde avec sa tour carrée tranchant sur l'azur du ciel. Cet éperon marque l'entrée du Vieux-Port et, sur la gauche, à l'abri d'une puissante digue, on devine l'étendue des bassins, encombrés de navires de tous tonnages, et, derrière leurs mâts et cheminées, les docks, les silos, les hangars, les bâtiments et les fins treillis des flèches des grues du port, Marseille, illuminé par un soleil prodigue, s'étale ainsi avec orgueil dans une exubérante et bruyante vitalité ; il offre toute l'animation des grandes villes du Midi et la force, l'activité d'une grande cité qui est à la fois maritime, commerçante et industrielle.

UN PORT QUI DEPUIS TROIS MILLE ANS N'A CESSÉ DE SE DÉVELOPPER

C'est de beaucoup le grand port français le plus ancien. Il peut s'enorgueillir d'une existence de près de trois mille ans, et Marseille est bien certainement une des rares villes qui, malgré de passagères difficultés, ait

La rade de Port-de-Bouc, avec le pipe-line du port pétrolier de Lavéra. Les travaux en cours permettront l'accès des plus grands navires.

traversé toute l'histoire connue de notre globe sans jamais cesser de progresser et de se développer. On attribue généralement sa première fortune à l'union, quelque six cents ans avant Jésus-Christ, d'un jeune navigateur grec, parti de Phocée, une des douze villes ioniennes de l'Asie Mineure, avec Gyptis, la blonde fille du chef de la tribu des Ségobriges, instantanément séduite par la bonne grâce du visiteur d'outre-mer... Aucun document sérieux ne permet malheureusement d'ajouter foi à cette histoire aussi poétique que séduisante, qui ne sera jamais qu'une jolie légende. Il est cependant certain qu'à cette époque lointaine les Phéniciens, marins intrépides et négociants habiles, s'étaient déjà installés à Massalia, dont la crique de Lacydon pouvait abriter des vaisseaux et des dépôts de marchandises, et que des colonies grecques vinrent presque en même temps s'établir sur la côte de Provence. On sait aussi que Massalia était déjà un centre commercial important qui, très vite, se ménagea l'appui et la protection de Rome, à qui elle prêtait galères et or. Pour cette raison, Rome la traitait de sœur et lui avait décerné le titre d'alliée : *fœderata*.

Dès son origine, par conséquent, Marseille a été marqué du caractère qu'il a conservé depuis : le commerce avec l'Orient. Son trafic s'est étendu très vite à tout le bassin méditerranéen, puis à l'Afrique et à l'Extrême-Orient.

Il existe, bien sûr, des lignes de navigation reliant également Marseille aux Amériques, mais leur création n'a apporté qu'un supplément de trafic à un port qui, s'il n'a pas toujours été le plus important de notre pays, n'a jamais cessé de lutter pour la première place et de l'emporter souvent.

LE ROLE DU PORT DE MARSEILLE

Dans une étude qu'il a consacrée aux ports, l'économiste Paul de Rousiers, très averti des questions maritimes, indique que, selon ses conditions historiques et géographiques, chaque port est appelé à remplir une ou plusieurs des fonctions suivantes : port-entrepôt, port régional, port industriel. Marseille fut longtemps le port-entrepôt type pour tous les produits en provenance du Levant ; cette fonction — dont la création d'une zone franche maritime permettrait un nouveau développement — n'est plus la principale ; mais, avant la guerre, elle représentait encore quelque 15 % de l'activité du port. Port régional, Marseille sert de vestibule économique à un arrière-pays important, qui s'étend très loin pour certains produits et qui, pour quelques-uns, déborde largement le bassin parisien, puisqu'il atteint même l'Angleterre (primeurs, agrumes, denrées coloniales, etc.). Mais la fonction de beaucoup la plus importante du port est sa fonction industrielle. Elle représentait en 1938 un mouvement d'affaires supérieur à la moitié du trafic total, car Marseille, deuxième ville de France, est un centre très actif qui a besoin de recevoir en quantité combustible et matières premières.

Il suffit de rappeler l'importance de quelques-unes des industries marseillaises : la savonnerie, l'huilerie, la minoterie, le raffinage du sucre, celui des hydrocarbures, l'industrie chimique, pour imaginer facilement l'énorme trafic auquel les unes et les autres peuvent donner lieu.

LE TRAFIC DE MARSEILLE

Comme Cherbourg, Marseille est aussi un grand port d'escale que visitent régulièrement de nombreux paquebots et long-courriers anglais, hollandais, d'Extrême-Orient, de l'Insulinde et des Indes. Avant la guerre le chiffre global de leurs jauges brutes contribuait pour une part importante au tonnage (entrées et sorties) enregistré chaque année et qui était passé de 8.440.000 tonneaux en 1885 à 21.090.000 tonneaux, pour atteindre 32.558.000 tonneaux en 1938. De même, le tonnage des marchandises avait progressé considérablement, quoique dans des proportions moindres, atteignant respectivement pour chacune de ces trois années 3.935.000 tonnes, 8.938.000 tonnes et finalement 9.752.000 tonnes. Marseille, enfin, était un port de transit pour les passagers, surtout pour les voyageurs nord-africains et coloniaux : le nombre des passagers était passé de 176.185, en 1885, à 556.165, en 1913, et 829.341, en 1938.

A l'inverse de quelques-uns des autres ports français, cependant, Marseille n'a pas encore retrouvé des chiffres d'activité aussi considérables que ceux d'avant la guerre. L'importance de son trafic avec les possessions françaises, qui était assuré sous pavillon national, explique en partie cette circonstance, car les disponibilités de notre marine marchande, amputée en 1945 de près de 70 % de son tonnage d'avant guerre, étaient terriblement amoindries et c'est cette année seulement que quelques-uns des nouveaux bâtiments, indispensables aux liaisons avec les territoires de l'Union française, ont été mis en service : leur influence sur les chiffres du trafic marseillais se manifestera certainement dans les statistiques de l'année 1948. Beaucoup de lignes étrangères, non plus, n'ont pas pu reprendre encore leurs escales régulières, et chaque mois les long-courriers anglais et autres arrivent plus nombreux.

UN PORT QUI A TERRIBLEMENT SOUFFERT

Le port de Marseille, d'autre part, a été terriblement meurtri par la guerre ; les quelques chiffres que nous allons citer montreront à la fois l'importance de l'établissement portuaire d'avant la guerre et celle des blessures qui lui ont été infligées. Environ 22 kilomètres de quai sur 26 existant ont été détruits ; 35 kilomètres de voies ferrées sur 85 ; 308 engins de levage, grues, portiques ou élévateurs, etc., sur 305. La totalité des hangars et bâtiments d'exploitation, dont les toits ont été volatilisés par des explosions, s'étaient effondrés irrémédiablement (166.000 mètres carrés) ou partiellement (210.000 mètres carrés), mais étaient toujours gravement endommagés. Les sept formes de radoub, indispensables à la vie du port, car le centre de réparations doit être d'autant mieux équipé que le port est plus grand, avaient, elles aussi, été gravement atteintes dans toutes leurs parties : radier, bajoyers, bateaux porte-canalisations de pompage, etc. ; 173 navires, dont quelques-unes des plus belles unités de notre flotte marchande, obstruaient enfin les passes principales et les bassins.

Et ces blessures étaient d'autant plus graves qu'elles ne résultaient pas de bombardements aériens, Marseille n'ayant subi pendant toute la guerre que quatre raids d'aviation. Toutes les blessures du port de Marseille provenaient du sabotage scientifique que les Allemands avaient préparé méthodiquement et longtemps à l'avance et qu'ils réussirent à exécuter presque dans son intégralité — presque, parce que des hommes courageux tels le député Bergasse, le scaphandrier Negri et tant d'autres ont, au péril de leur vie, réussi cet exploit de désamorcer les mines sur une partie des quais dans la journée et la nuit du 21 août 1944. Toute la longueur des quais, en effet, avait été farcie de charges explosives de 500 ou 1.000 kilos, placées à 2 mètres sous la chaussée, de 25 mètres en 25 mètres ; leur explosion produisit d'énormes entonnoirs qui entraînèrent la destruction des plates-formes et la chute dans les bassins de la plupart des engins de levage culbutés par les déflagrations.

Le port de Marseille, indispensable comme base d'approvisionnement pour les armées alliées remontant la vallée du Rhône après le débarquement de Provence, fut d'abord remis en état avec des moyens de fortune grâce à l'énergie farouche déployée par le génie américain et les services français. Dès novembre 1944, on y débarquait plus de 600.000 tonnes par mois sur des quais et des terre-pleins provisoires, et le Vieux-Port lui-même retrouva quelque activité, car, pendant plusieurs mois, les pont-levis des nombreux chalands de débarquement américains vinrent s'appuyer sur ses quais pour débarquer leur cargaison à l'entrée de la Canebière !

Depuis, la reconstruction proprement dite des bassins détruits a été entreprise et, sous l'active impulsion de la chambre de commerce et de la direction du port, les ingénieurs et les ouvriers du port ont déjà atteint des résultats remarquables. Si 1944, 1945 et 1946 durent être consacrés spécialement au déblaiement des terre-pleins et des plans d'eau, 1947 fut caractérisé essentiellement par la remise en état des hangars et 1948 le sera par le rééquipement du port en engins de levage modernes. Actuellement le port dispose déjà de 105 postes à quai contre 107 avant la guerre : il y a un an on n'en comptait encore qu'une soixantaine. Entre temps, on a réparé les cales sèches et les murs des quais, en particulier ceux des bassins de la Joliette, de la gare maritime, de la Pinède et du Président-Wilson. L'extension du port par la construction en eau profonde du bassin Mirabeau, qui assurera 6.000 mètres de nouveaux quais avec 12 à 14 mètres de tirant d'eau, se pour

suit. Ce bassin sera desservi par l'immense terre-plein de Mourepiane, équipé avec une gare de triage moderne, et comportera deux nouvelles formes de radoub pouvant recevoir les plus grands navires à flot.

Marseille ayant alors retrouvé ses moyens pourra reprendre son activité d'avant guerre. Le trafic de 1947, en effet, a été sensiblement inférieur à celui de 1938 avec 14.432.000 tonneaux de jauge aux entrées et sorties et 9.495.000 tonnes seulement de marchandises, soit respectivement 41 et 77 % des chiffres correspondants en 1938. Le transit des passagers seul a retrouvé une importance comparable puisque avec 819.567 voyageurs il a représenté 99 % du chiffre d'avant la guerre.

MARSEILLE ET SES ANNEXES

Encore faut-il remarquer que ces résultats intéressent à la fois le port de Marseille et ses annexes : Port-de-Bouc, Martigues, l'étang de Berre, dont les établissements interviennent pour 3.310.000 tonneaux et 3.873.000 tonnes dans les chiffres que nous venons de citer. Le port de Marseille, en effet, comporte des annexes, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ont connu depuis la fin de la première guerre mondiale un développement maritime et industriel presque exceptionnel. Bien que leur aménagement eût été plusieurs fois préconisé avant 1914, leur création ne s'imposa qu'au cours de la guerre de 1914-1918 pour remédier à l'encombrement du port de Marseille, à l'insécurité au point de vue militaire de la rade de l'Estaque, car les sous-marins allemands n'hésitaient pas à venir y torpiller des bateaux, et donner des facilités nouvelles aux importants établissements industriels qui s'étaient créés à Port-de-Bouc. On comprit alors quelles immenses ressources offrait l'étang de Berre, cette magnifique nappe d'eau intérieure dont les côtes se développent sur une longueur de 68 kilomètres et qui assure 6.000 hectares de plan d'eau en eaux profondes sur une superficie totale de 15.000 hectares. La loi du 24 octobre 1919 posa le principe de l'aménagement progressif pour la grande navigation maritime de Port-de-Bouc et des étangs de Caronte et de Berre, qui dès lors ne formèrent plus avec Marseille qu'un seul établissement maritime aux possibilités d'extension presque illimitées, avec deux portes ouvertes sur la Méditerranée : Marseille et Port-de-Bouc.

Les travaux en cours à Port-de-Bouc et à Berre intéressent surtout le bassin pétrolier de Lavéra, dont le développement est imposé par l'augmentation du tonnage des pétroliers entre Martigues et la Mède, qui facilitera l'alimentation des trois grandes raffineries de Berre et dont on veut faire le principal centre français pour les hydrocarbures : il est destiné plus particulièrement à recevoir les huiles minérales du Proche-Orient. Des dragages sont en cours pour approfondir à 11 m. 80 les passes d'entrée et permettre aux plus grands pétroliers — on doit en mettre sur cale à Saint-Nazaire deux de 35.000 tonnes... — de les franchir sans avoir besoin de s'alléger comme ils le font aujourd'hui. Trois bassins comprenant cinq grands postes à quai, 250.000 mètres cubes de réservoirs pour stocker le brut, telle est l'économie du projet en première étape. Tel quel, il permettra de recevoir 5 millions de tonnes annuellement, mais on envisage de doubler cette capacité.

MARSEILLE ET LE RHONE

Dans un avenir plus lointain, Marseille doit trouver un nouveau développement avec l'aménagement du Rhône navigable. Aujourd'hui déjà, grâce au percement, réalisé avant la guerre, du souterrain de Rove, long de plus de 7 kilomètres, les chalands peuvent aller de Marseille au Rhône, dont le trafic est malheureusement peu considérable. Nous avons montré dans un récent article comment l'aménagement hydro-électrique du Rhône entre Lyon et Arles, dont l'achèvement de l'usine de Donzère-Mondragon en 1951 marquera la première étape, améliorera la navigabilité de cette grande voie fluviale, qui pourrait devenir alors un des axes de l'Europe de demain.

Anticipant sur un avenir encore lointain, de nombreux Suisses voient déjà Genève rivaliser avec Bâle aussitôt que le Rhône aura été aménagé au-dessus de Lyon et qu'un canal transhelvétique, déjà étudié, reliera ces deux villes. Nos petits-enfants verront peut-être la réalisation de ce rêve, car la mise en valeur de l'Afrique, dont les richesses sont encore à peine exploitées, et le développement de la production pétrolière dans le Levant devraient normalement entraîner une extension nouvelle et considérable du trafic de notre grand port méditerranéen et justifier un jour l'exécution des projets ambitieux qui dorment dans des cartons. L'ensemble des établissements maritimes du grand Marseille permettraient alors à ce port et à ses annexes de rivaliser avec les grands ports du nord de l'Europe qui se sont développés au débouché du Rhin et qui doivent une grande partie de leur prospérité à l'aménagement de ce fleuve ; il pourrait connaître une fortune semblable à la leur s'il devenait le grand pourvoyeur de l'Europe occidentale pour tous les produits de l'Afrique et du Moyen-Orient.

Les perspectives qui s'offrent à Marseille, tant dans un avenir proche que dans un futur beaucoup plus lointain, sont donc considérables : il y a pourtant une ombre à ce développement possible, ombre qu'il n'est pas possible d'ignorer, même dans une revue aussi rapide des possibilités de notre grand port méditerranéen, c'est l'agitation endémique qu'entretiennent des meneurs politiques parmi les inscrits maritimes qui arment la flotte marseillaise et les dockers, dont le travail régulier n'est pas moins indispensable à la prospérité du port. Les grèves sont plus fréquentes à Marseille que dans les autres ports ; on doit constater que souvent les motifs invoqués ne paraissent ni décisifs ni même justifiés, par exemple ceux dont on a argué récemment pour immobiliser le courrier d'Algérie *Ville-d'Alger*, sortant des chantiers où il venait d'être complètement remis en état, et dont les locaux réservés à l'équipage ont été prétendus insuffisants alors qu'ils venaient d'être complètement rénovés et réaménagés conformément aux prescriptions de la convention internationale de Seattle. Trop souvent, des mouvements arrêtent ou entravent l'activité du port pour un prétexte ou pour un autre. Sur le plan international, qui est celui de la concurrence maritime, ces arrêts portent un préjudice certain au développement du port, car le trafic ne peut que s'en détourner au profit des rivaux de Marseille comme Gênes.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

DES SCAPHANDRIERS TRAVAILLENT AU PORT PÉTROLIER DE LAVÉRA.

DÉCHARGEMENTS ET TRAVAUX SE POURSUIVENT AU BASSIN MIRABEAU.

MARSEILLE ET SES ANNEXES DEVIENNENT UN GRAND PORT PÉTROLIER.

Devant la chapelle de Loreto, Pierre Fresnay et Tanis Chandler (de dos) écoutent les indications du metteur en scène Richard Pottier.

Le sauvetage des voyageurs égarés (d'après une ancienne gravure).

L'armée de Bonaparte au passage du col du Grand-Saint-Bernard.

ON TOURNE AU GRAND-SAINT-BERNARD

par Yves Gandon

Depuis les premiers jours du mois une agitation singulière règne à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Le monastère, bâti vers l'an 1049 sous les auspices du pieux Bernard de Menthon, et reconstruit en 1557, a été envahi par une bruyante cohorte d'acteurs, d'opérateurs, de techniciens du son, de costumiers, de maquilleurs et d'électriciens, venus tourner un film. Le titre ? *Barry.* Le sujet ? La pathétique histoire de ce chien du Saint-Bernard qui, en quelques années, sauva quarante personnes égarées dans la neige ou ensevelies par des avalanches.

Une sorte de légende entoure l'hospice et les chanoines du Grand-Saint-Bernard. Mais l'histoire est plus belle encore. Le passage de ce col traversé tour à tour par les légions romaines, par Annibal (qui, selon une autre version, aurait emprunté la route du Mont-Cenis), puis par les Lombards, les Hongres, les Sarrasins, et finalement par l'armée de Bonaparte, sans parler des pèlerins qui, pendant des siècles, le franchirent pour se rendre au tombeau de saint Pierre, ce passage, dès le XI[e] siècle, grâce aux chanoines de l'hospice, fut rendu sinon aisé, du moins praticable. Par mauvais temps, aidés de leurs chiens au flair renommé, les chanoines arrachèrent en deux siècles aux périls de la montagne plus de deux mille vies humaines. Carl Anton et Benno Vigny ont pensé qu'il y avait là matière à un film propre à exalter la plus belle des vertus : le dévouement élevé à la hauteur du sacrifice. Ils en ont tiré un scénario ; un producteur, M. Sacha Gordine, à qui l'on devait déjà *Jéricho* et *l'Idiot,* s'est intéressé à l'entreprise ; le rôle du Père Théotime, principale vedette du film avec le chien Barry, son fidèle compagnon, a été confié à Pierre Fresnay, qui pourrait bien retrouver dans cette nouvelle création un succès comparable à celui de *Monsieur Vincent.* Et le metteur en scène Richard Pottier, pour rester fidèle à l'esprit du sujet, ne ménage pas ses efforts.

J'arrive à l'hospice (2.472 mètres) au milieu d'un brouillard épais et gluant, où nous sommes entrés à partir de 2.000 mètres. Le col est couvert de neige fondante. On tourne. Une carriole à capote de style désuet (l'action se déroule entre 1800 et 1812) descend vers la cantine de Proz. J'y vois la ravissante Tanis Chandler — une découverte de Carl Anton — laquelle tient le rôle d'Angelina. Elle grelotte et, la séquence achevée, court se réfugier dans l'hospice.

— Heureusement, me dit-elle, que le prieur est gentil. J'ai passé ici deux nuits glaciales en robe décolletée. Il m'a abandonné sa cellule et offert de la chartreuse pour me réchauffer.

L'hospice, que je visite à loisir, est encombré de câbles, de sunlights, de batteries d'accumulateurs, de travellings, de machinistes qui se crient des consignes mystérieuses. Sous les vieilles voûtes, au milieu de ce tumulte, des

chanoines à la soutane ornée du rochet — qui est une mince bandelette de toile blanche — circulent, le visage serein. Le parloir a été converti en magasin à costumes. Des robes de soie, des fourrures à liséré vert et rouge, des uniformes à soutaches y jettent des taches multicolores. Un maquilleur retouche au pinceau le gracieux visage de Tanis Chandler. L'aumônier me prend en charge pour me montrer le musée, où des monnaies romaines, découvertes dans les fondations de l'hospice, rappellent que Bernard de Menthon éleva celui-ci sur l'emplacement d'un ancien temple de Jupiter (d'où le nom de mont Joux, *mons Jovis*). On y voit aussi, naturalisés, des échantillons de toute la faune des Alpes Pennines : bouquetins, chamois, chevreuils, aigles, vautours, perdrix des neiges, marmottes, lièvres blancs, grands-ducs, hermines, râles des genêts ; car les chanoines sont de savants zoologistes qui conjuguent les soins du ministère avec l'étude et la contemplation.

La chapelle, du XVII^e^ siècle et de style baroque, contient, outre de très belles stalles sculptées de 1691 dues à un artiste flamand, la châsse de sainte Faustine, exhumée des catacombes romaines de Saint-Calixte, et le tombeau du général Desaix, tout de marbre blanc, élevé sur les ordres de Napoléon. On y a tourné durant deux jours la scène de l'ordination de Théotime-Pierre Fresnay. Le premier jour, acteurs et machinistes sont entrés en se signant, tête nue et sur la pointe des pieds. Mais, le deuxième jour, les exigences du métier l'ont emporté. Il a bien fallu placer la camera sur l'autel, et, comme la croix du tabernacle gênait l'opérateur, il l'a déplacée le plus simplement du monde. Le prieur, qui avait déjà prêté de véritables ornements sacerdotaux, n'a pas crié au sacrilège.

— L'intention est bonne, a-t-il dit, et c'est pour la gloire de Dieu.

Soucieux de ne pas être en reste, l'opérateur a ostensiblement puisé de l'eau bénite en quittant le sanctuaire.

Comme je le quitte à mon tour, j'aperçois, ébloui par les sunlights, devant une fenêtre ouverte par où pénètre le brouillard alpestre, un énorme molosse tenu au collier par un machiniste. C'est le Barry du film, descendant assuré du Barry historique (comme notre grand-père assuré est Adam, me glisse Pierre Fresnay, serré dans le velours à côtes d'une veste de montagnard). Quoi qu'il en soit, avec son mufle carré, ses pattes puissantes, son manteau fauve marqué de blanc et à poil court (un poil long retiendrait la neige et

PIERRE FRESNAY, TANIS CHANDLER ET LE CHIEN BARRY, A LORETO.

gênerait sa course), il présente le type achevé de cette race dite du Saint-Bernard, popularisée par l'image avec un barillet au cou et une couverture sur le dos pour le sauvetage des victimes de l'Alpe.

— Il a quatre ans, me dit l'aumônier. Avant la guerre, notre chenil comprenait des bêtes qui atteignaient 100 kilos. Nous n'avons d'ailleurs pas à les dresser. Elles se dressent entre elles, suivent toujours un chef, qui se trouve posséder le flair le plus affiné.

Pour les besoins du film, il s'agit présentement de faire sauter Barry par la fenêtre. Du dehors, Richard Pottier, dresseur improvisé, agite un morceau de viande rouge.

— Attention ! Moteur... On tourne.

Le chien, lâché par la main qui le retenait, se ramasse sur ses pattes, s'enlève d'un bond magnifique, disparaît.

— Bon ! A tirer. Recommençons.

Le jour baisse. Je donne un dernier regard à l'inscription qui, près de la cellule du prieur, perpétue la reconnaissance de la « République Valaisane » à Napoléon, *primo imperatori Francorum, semper optimo, Ægyptiaco, bis Italico, semper invicto, in monte Jovis et Sempronii semper memorando.* Les électriciens et l'équipe du son demeurent à l'hospice avec leur matériel, mais tout le reste de la troupe vide les lieux pour regagner le village d'Orsières (850 mètres). Le car où je me suis hissé amorce la descente au long des ravins vertigineux de la Combe-des-Morts. Le brouillard épaissi ne laisse pas voir l'aiguille effilée du Pain-du-Sucre à droite, ni les masses imposantes du Velan (3.763 mètres) et du Grand-Combin (4.317 mètres), tout le paysage ingrat et grandiose où, quand la neige a fondu, l'œil ne distingue que rocs gris couverts de lichens dans le grand silence.

Le lendemain, le tableau de travail affiché à l'hôtel d'Orsières porte que les cars partiront à 7 heures pour Bourg-Saint-Pierre (1.500 mètres). Le ciel est d'un bleu inaltérable, et, tandis que nous entreprenons l'ascension, j'admire villages et hameaux suspendus au flanc des montagnes, avec leurs maisons blanches dont la toiture est faite d'épaisses plaques de schiste, les raccards de rondins, autrefois granges à blé, et qui ne servent plus que comme resserres de bois, les troupeaux éparpillés dans l'alpage et dont tintent les claires clochettes, les sillons écumeux des torrents dévalant à travers les noirs régiments de mélèzes.

Dès 8 heures nous sommes à Bourg-Saint-Pierre, où une auberge s'intitule fièrement Hôtel du déjeuner de Napoléon en mémoire du repas qu'y prit le commandant en chef de l'armée d'Italie le 20 mai 1800. Cet événement historique doit être évoqué dans les prises de vues de la journée et du lendemain. L'armée du premier consul a été recrutée sur place. Ce ne sont pas des figurants professionnels, mais de rudes montagnards valaisans qui, sous l'uniforme bleu et blanc aux parements rouges, gravissent les rudes pentes avec leurs mulets chargés de bagages, sous les yeux de Théotime-Pierre Fresnay et d'Angelina-Tanis Chandler, et la vraisemblance n'y perd rien, au contraire. La camera est placée devant la vieille chapelle de Loreto, à quelque 500 mètres de Bourg-Saint-Pierre. Angelina porte le chien Barry dans ses bras. Il faut dire qu'hier Barry était un saint-bernard adulte ; aujourd'hui, c'est un tout jeune chien de onze mois, guère plus gros qu'un caniche. Le cinéma a de ces surprises, et si la scène d'hier se passait en 1812, celle d'aujourd'hui nous reporte douze ans en arrière. Des coups de feu retentissent. Les soldats valaisans prendraient-ils leur rôle au sérieux ? Plus simplement, ce sont des chasseurs de gros gibier. L'un d'eux descend des cimes, un jeune chevreuil sur les épaules. Il est épuisé, couvert du sang de sa victime, et se laisse tomber à terre pour reprendre haleine.

Nouvelle séquence. Gérard Landry, qui tient dans le film le rôle de Sylvain, aimé de la belle Angelina, entre en scène. Mais je m'aperçois que je ne vous ai rien dit de l'action. Sachez donc, en gros — et le rôle capital de Barry étant mis à part — que Théotime est l'ami de Sylvain, qu'il prononce ses vœux au Grand-Saint-Bernard par désespoir d'amour, mais que Sylvain, devenu malgré lui soldat de Bonaparte, sera supplanté, *invitus invitam,* par Jean-Marie Sondaz, fils d'un commerçant de Sembrancher, le rôle de Jean-Marie étant tenu par l'intelligent acteur suisse Fillion, et la distribution comprenant, d'autre part, Pauline Carton en aubergiste valaisane.

Le travail se prolonge jusqu'à l'extrême limite du jour, quand le soleil plonge derrière les montagnes. On n'a déjeuné que de sandwiches, et l'appétit, aiguisé par l'air vif, se manifeste sans retenue. Demain il faudra encore se lever très tôt, car le temps est capricieux et le tournage des extérieurs doit être achevé avant la fin d'octobre.

— Vous êtes terribles, vous autres Français, soupire Tanis Chandler en touchant d'un doigt distrait une de ses belles nattes blondes. Nous ne nous fatiguons pas autant en Amérique.

Mais elle sourit aussitôt, reprise par la passion de son art, à Carl Anton, le bon géant, qui a été l'âme de ce film et qui pense le conduire, comme les troupes de Bonaparte, à la victoire.

ON TOURNE DANS LA MINE

par ROBERT COULOM

Le film *le Point du jour,* que le metteur en scène Louis Daquin vient de réaliser dans le bassin houiller du Pas-de-Calais, à Liévin et à Nœux, a pour ambition première de faire connaître au public la vie telle qu'elle est des travailleurs de la mine. Il aura pour résultat préalable de faire connaître aux gens de la mine la vie telle qu'elle est des travailleurs du cinéma.

On ne nous a pas dissimulé, dans le cercle des ingénieurs des Charbonnages de France, que, le jour où le metteur en scène, accompagné du producteur,

AU PIED D'UN « TERRIL », PICCOLI ET LOLEH BELLON PARLENT D'AMOUR.

AU COURS DU FORAGE D'UN PUITS UNE ÉQUIPE DESCEND DANS LA CAGE.

LE JOUR DE LA « DUCASSE », LES GALIBOTS DE LIÉVIN SONT DE LA FÊTE.

vint parler en haut lieu de son projet, on avait éprouvé un espoir, tempéré par une quasi-certitude. L'espoir, c'était celui d'assister, pendant les quelques jours que durerait (pensait-on) la réalisation du film, à un spectacle dont on se disait qu'il ajouterait un peu de fantaisie et de piquant à la monotonie des jours. La quasi-certitude était que les cinéastes, ayant vite épuisé les charmes austères de la région, disparaîtraient un beau matin, emportés vers d'autres plaisirs par les chariots de Thespis motorisés qui les auraient amenés.

Quant aux mineurs, ils n'éprouvèrent pendant longtemps, à l'égard d'un projet dont ils ne savaient d'ailleurs pas grand-chose, qu'une indifférence à peu près totale, nuancée pourtant de réserve. Pour ces hommes rudes le cinéma ne représente guère que l'amusette des samedis soirs ou des dimanches — et encore, des dimanches trop pluvieux pour qu'on puisse aller assister à une course de « ducasse » (fête patronale) ou à un lancer de pigeons voyageurs. Quel avantage pouvait-il y avoir que des amuseurs entreprissent de porter à l'écran la vie de ceux qui travaillent ?... Comme l'écrivait *l'Echo des mineurs,* un de leurs journaux professionnels les plus avancés : « La mine et les mineurs ont souvent tenté les cinéastes parce qu'ils y voyaient un sujet à sensation. On ne peut affirmer qu'ils les aient jamais inspirés. La mine, les vrais mineurs ne les intéressaient pas. »

L'opinion des « gueules noires » (comme ils s'appellent eux-mêmes) commença à changer quand trente-deux ouvriers arrivèrent des studios Radio-Cinéma, à Paris, et de ceux de la Victorine, à Nice, pour construire un décor sur le carreau de la fosse 6, à Liévin.

S'il était, en effet, prévu qu'on tournerait directement dans la mine le maximum de scènes possible, des raisons de sécurité impérieuses interdisaient d'utiliser dans les « fronts », c'est-à-dire dans les profondeurs où a lieu l'extraction du charbon, le puissant appareillage électrique que nécessitent les prises de vues (c'est pour les mêmes raisons que les moteurs et les machines en usage au fond ne fonctionnent qu'à l'air comprimé).

Sur le carreau de la fosse 6 ce fut donc un décor gigantesque qu'on dut entreprendre de construire, puisqu'il fallait représenter dans ses moindres détails un puits de mine avec ses galeries, ses « tailles » qui progressent dans la couche à mesure que le charbon est abattu, ses « couloirs » (ou gouttières), ses convoyeurs à bandes (tapis roulants) grâce auxquels le charbon est amené jusqu'aux voies inférieures, où il est chargé dans des berlines.

Les trente-deux décorateurs venus de l'extérieur furent aidés dans leur tâche par des professionnels fournis par les houillères (boiseurs, poseurs de tuyaux, de voies et de trolleys, installateurs de couloirs oscillants, etc.). Le décor, d'une surface totale de 2.000 mètres carrés, nécessita l'emploi de 25 tonnes de staff. On l'équipa au moyen de machines et d'outils véritables : moteurs, berlines, treuils, têtes motrices, marteaux à air comprimé, scies circulaires (ou haveuses). On y disposa de vraies veines de « carbi » (charbon).

Au cours du tournage, le jeudi, jour de repos pour les cinéastes, les femmes des mineurs de Liévin venaient visiter le décor afin de se rendre compte, avec une surprise parfois douloureuse, parfois attendrie, des conditions réelles dans lesquelles travaillent leurs maris (dans les mines du Nord, comme on le sait peut-être, les femmes ne descendent jamais dans la mine et ne sont employées qu'au triage).

A la date fixée pour les prises de vues, une équipe technique de vingt-huit personnes (opérateurs, preneurs de son, accessoiristes, etc.), renforcée par onze électriciens et cinq machinistes, fit son apparition à Liévin. Les ouvriers des charbonnages eurent bientôt l'occasion de constater que le tournage d'un film représente, suivant l'expression même de *l'Echo des mineurs,* « du travail ». Ils s'en rendirent d'autant mieux compte que beaucoup de scènes, comme nous l'avons indiqué, furent tournées dans leur cadre réel : sur le carreau, à la lampisterie, au moulinage (opération qui consiste à charger au jour le charbon amené du fond), dans la salle des machines, au triage, à l'accrochage 650. Pour toutes ces scènes, comme bien l'on pense, on utilisa comme figurants de vrais mineurs. Les uns, réticents au premier abord et peu disposés, disaient-ils, à « faire les pantins », se laissèrent assez vite convaincre par ceux de leurs camarades, généralement plus jeunes, qui pensaient qu'en aidant les gens de cinéma à montrer au public la vraie physionomie de la mine ils rendraient service, en fin de compte, à la cause des mineurs.

Une douzaine d'entre eux, hommes et femmes, s'affirmèrent si vrais et si expressifs qu'on les chargea de donner quelques répliques et qu'on leur confia de petits rôles de porions (contremaîtres) ou de préposées à la lampisterie. Aucun de ces comédiens improvisés n'a demandé à quitter la mine et à tenter sa chance dans les studios : nous citera-t-on beaucoup de métiers, même moins durs, où l'on aurait fait preuve d'autant de sagesse ?

On sait qu'un film est composé d'environ cinq cents numéros, c'est-à-dire de cinq cents fragments de scène, dont chacun nécessite une mise en place nouvelle et une remise au point des appareils. Le nombre de numéros qu'on arrive à tourner par jour est compris entre cinq et dix. La longueur et la minutie des préparatifs techniques qui s'imposent pour préparer le tournage d'une scène de dix secondes étonnent sans doute les mineurs. Mais, en bons ouvriers, habitués à ce qu'un geste précis produise immédiatement ses effets et permette de passer à un autre, ils furent littéralement stupéfaits de voir qu'on recommençait jusqu'à huit et dix fois des numéros dont ils auraient juré, à titre de simples spectateurs, qu'ils étaient impeccables.

Les ingénieurs n'étaient pas moins surpris. L'un d'eux avouait franchement (et nous pensons que cette impression mérite qu'on la rapporte) que tout ce qu'il avait vu lui avait donné beaucoup d'estime pour le travail des techniciens, mais lui en avait enlevé pour le mérite des comédiens. Non seulement leur métier lui paraissait maintenant facile, réduit comme il l'était à un enchaînement de numéros très courts, réalisés d'ailleurs sans risques, puisqu'on avait toujours la ressource de les refaire, mais il lui semblait humiliant pour leur dignité artistique de ne plus être, en fin de compte, sous la coupe du metteur en scène, que des manœuvres spécialisés dans la fabrication de mots et de gestes. En somme, cet ingénieur reprochait aux artistes, d'une part, de ne travailler qu'avec filet, d'autre part, de ne pas jouer d'une traite tout leur rôle, en proie à cette « fureur sacrée » des acteurs de théâtre dont les profanes ignorent toujours ce qu'elle a exigé d'efforts, d'ânonnements, d'hésitations et de « repentirs ».

Tout en rendant hommage à la conscience et à l'ingéniosité des techniciens de l'écran, les ingénieurs des Charbonnages de France semblent bien d'accord sur un point : les techniciens du cinéma leur apparaissent comme des personnages qui ont des conceptions bien à eux et positivement effarantes de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Comme dans ces courses au trésor organisées avant la guerre par une station de radio qui demandait à ses auditeurs de lui apporter, à une vitesse record, les objets les plus insolites, il faut à chaque instant pouvoir leur procurer tantôt un train tout équipé, tantôt une lampe à huile du modèle en usage sous le septennat de Jules Grévy.

Il a pu arriver que de telles exigences aient pris légèrement de court les ingénieurs. On affirme pourtant avec admiration à Liévin que sur une simple demande des cinéastes les techniciens du *Point du jour* ont obtenu de la direction des houillères qu'elle raccorde deux réseaux intérieurs de façon à faire circuler sur l'un le matériel roulant appartenant à l'autre, bref, quelque chose d'aussi aisé, du point de vue administratif, que de faire passer un train de plaisir sous le rideau de fer.

Si les ingénieurs de la mine ont tendance à voir dans les techniciens de l'écran des spécialistes de l'impossible, ceux-ci leur auront donné l'occasion de constater sur leur propre terrain qu'avec une forte dose de bonne volonté réciproque il n'est guère de limite à la puissance réalisatrice du rêve (1).

(1) Alors que le scénario du film ne comporte, comme a tenu à le marquer son auteur, M. W. Pozner, « aucune concession spectaculaire, telle que coup de grisou ou inondation », la réalité s'est, hélas ! chargée de rappeler qu'elle est dans bien des cas plus dramatique que la fiction. A peine les cinéastes avaient-ils terminé leurs prises de vues qu'un tragique accident survenait aux mines de Liévin, dans une des fosses où, bien souvent, leur travail les avait amenés. Un coup de poussière coûtait la vie à plusieurs ouvriers et, en particulier, à un porion qui portait, par une coïncidence réellement pathétique, le même nom, Desailly, que celui de la vedette masculine du film.

Sir Alexander Cadogan et M^me^ (a droite).

Le général Vanier, ambassadeur du Canada.

Au milieu des habits noirs de la soirée la générale Vanier apporte une note d'élégance.

LES NATIONS UNIES A L'OPÉRA

Parmi la série de manifestations artistiques organisées par Paris en leur honneur, les hôtes actuels du palais de Chaillot ont paru apprécier particulièrement le gala de l'Opéra du 27 octobre. Les chefs et les membres des délégations à l'O. N. U., auxquels s'étaient jointes de nombreuses personnalités, avaient la primeur du premier spectacle de danses donné par le corps de ballet depuis son retour d'Amérique.

Nos gracieuses ballerines, à qui une assistance brillante manifesta son admiration durant leur défilé aux accents de la *Marche des Troyens*, se firent ensuite applaudir dans *Suite en blanc*, *Guignol et Pandore* et *Mirages*.

L'arrivée du général et de M^me^ Marshall.

L'émir Fayçal et la délégation irakienne.

M. Marshall et M. Jefferson Caffery.

M^me^ Roosevelt est réellement optimiste.

M. Vychinski se déride franchement.

M. Jules Moch avec Sir Oliver Harvey.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le Grand Schisme

Le titre de ce livre est d'une telle frappe qu'il impose l'ouvrage et marque peut-être l'auteur pour un temps. Il faudra que M. Raymond Aron produise un autre volume de cet éclat et de cette importance avant que la qualité d'auteur du *Grand Schisme* (Gallimard) cesse de lui servir de second état civil.

Tout simplement, M. Aron a trouvé un nom qui définit l'état de l'univers à notre époque. Toutes les périphrases possibles sur l'antagonisme entre deux empires, deux continents, deux civilisations s'abolissent devant cette formule : « le grand schisme ». La vertu d'un mot savant, une certaine référence aux souvenirs d'histoire (mais que fut le schisme de notre Europe médiévale auprès du partage moderne de la planète !), le bonheur d'une expression brève et juste donnent à cette trouvaille son prix et sa chance. La formule est précise et générale à la fois. Elle dit aussi bien la vérité sur les rapports entre la Russie et les Etats-Unis que sur la plaie interne ouverte dans le corps de la France. Que j'aie lu ce matin dans mon journal le compte rendu d'une séance de l'O. N. U. ou le récit d'émeutes dans les mines, tout peut se résumer également en ces trois mots : « le grand schisme ». Il n'y a peut-être dans l'histoire actuelle qu'un seul sujet et qu'un seul moyen de le dire. C'est celui-là.

Le second mérite de M. Raymond Aron n'est pas moindre. Dans ce débat fondamental, il a pris parti résolument. Il a écrit, pour nous le signifier, une préface où il déclare : « Aux époques de guerres de religion ou de guerres civiles — et l'un ne va pas sans l'autre — il n'y a pas de neutralité possible. Rien ne nous oblige à mener le combat l'injure à la bouche et la haine au cœur. » Mais il n'y a ni injure ni haine à exprimer une vérité qui n'est cruelle qu'à ceux qui voudraient la nier en vain. Cette vérité primordiale est que la défense de la liberté et des droits de l'homme, qui a motivé l'alliance de nombreux Français avec les communistes contre le nazisme, ne motive pas moins rigoureusement l'anticommunisme à l'heure actuelle. « En dépit de ses paroles, écrit M. Raymond Aron, le stalinisme rompt avec la tradition humaniste et égalitaire aussi brutalement que l'hitlérisme. Il rejette, en fait, les valeurs chrétiennes et libérales aussi radicalement que lui. Ceux qui restent dans le même camp, mais y renient l'élan généreux qui les y conduisit, ont plus changé que ceux qui, fût-ce dans un autre camp, continuent de défendre ce qu'ils ont toujours aimé. »

Bien sûr, il y a dans ce livre, riche d'information et de pensée, bien d'autres choses que cette prise de position. Nous ne saurions en quelques lignes donner même un aperçu de tant d'exposés où l'économiste relaie le philosophe. C'est, au total, un tableau des perspectives d'avenir de la France et du monde d'après les données fournies par l'histoire d'hier et d'aujourd'hui. M. Raymond Aron analyse tous les faits contemporains avec une intelligence qui pulvériserait presque son objet à force d'en disséquer l'anatomie et d'en démonter le mécanisme. Il met ou remet en évidence, à la lumière de ses démonstrations, des vérités d'importance. Prend-on garde, par exemple, que ce n'est pas par la force des choses que les Russes ont occupé la moitié de l'Europe ? Tout est venu de ce qu'en 1945 Roosevelt a cru devoir faire cette immense concession à Staline pour avoir son aide contre le Japon. « Pour obtenir l'intervention, qui se révéla parfaitement inutile, de l'Union soviétique en Extrême-Orient, les dirigeants de Washington ont accepté de payer un prix exorbitant et d'hypothéquer à l'avance leur propre victoire. » Ainsi ont-ils accru à la fois la puissance de leur partenaire et son mépris à leur égard. M. Raymond Aron en vient à cette conclusion remarquablement rectificatrice de l'opinion courante : « Ce n'est pas l'existence de la bombe atomique qui, en suscitant la peur, a empoisonné les relations internationales. C'est la passivité américaine qui a encouragé l'impérialisme de Moscou. »

Je veux au moins citer un autre passage qui nous concerne encore plus directement. C'est au chapitre de notre situation économique, bourré de chiffres, de tableaux, de renseignements de toute sorte. M. Raymond Aron fait le bilan de notre ruine. Et il en dégage cette constatation : « La régression économique oblige la France à renoncer à ses habitudes de rentier et à reprendre le style du pionnier. Y parviendra-t-elle, et à quelles conditions ? » La formule n'est pas seulement brillante. Elle exprime une vérité capitale et définit la chance unique — mais splendide — offerte à notre dénuement et à notre courage.

Quant à notre position entre l'Amérique et la Russie, M. Raymond Aron la précise avec autant de netteté que de vigueur. Il n'admet pas que l'on considère comme comparables les deux antagonistes. « Il me paraît monstrueux de placer sur le même plan la dictature de la police et la prétendue dictature de l'argent. Pour qui fait profession de respecter les valeurs humaines et de mettre au plus haut le destin de la personne, cette prétendue objectivité me paraît plus méprisable que l'attitude du communisme fanatique... Un pays qui entre dans la zone soviétique est *communisé*. Un pays qui entre dans la zone américaine n'est pas *américanisé*. » Il y revient à maintes reprises : « Un régime autoritaire dit de droite mettrait-il jamais la pensée au pas comme le ferait immanquablement un Maurice Thorez, flanqué de quelque Aragon ou Hervé ? Exécuterait-il les socialistes comme Dimitrov a exécuté Petkov, comme Grozea a emprisonné Maniu ? » Et encore : « La doctrine Truman n'inquiète pas Stravinski, la doctrine Staline menace Prokofief. »

Est-ce à dire que M. Raymond Aron jette finalement son lecteur dans l'obédience aux Etats-Unis ? Pas du tout. Au terme de sa déduction, il voit l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir comme quasi certaine, et il est bien loin de penser que l'indépendance française en souffrirait : c'est tout le contraire qu'on peut attendre de cet avènement. Quant à voir là une perspective de « fascisme », M. Raymond Aron déclare et démontre qu'il y faut la mauvaise foi cynique des communistes ou hypocrite de leurs complices.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Semaine internationale

C'est une semaine bien chargée que celle-ci : la troupe de la Biennale de Venise, sous la direction de M. Guido Salvini, au théâtre Sarah-Bernhardt, avec l'*Œdipe roi*, de Sophocle ; *le Corbeau*, de Gozzi ; *le Christ a tué*, de Callegari, et *Six Personnages en quête d'auteur*, de Pirandello ; *Maître après Dieu*, du Hollandais Jan de Hartog, au théâtre Verlaine ; *la Forêt pétrifiée*, de l'Américain Robert Emmet Sherwood, au théâtre de la Renaissance ; et, enfin, *le Voleur d'enfants*, du Français d'Uruguay Jules Supervielle, à l'Œuvre.

Maître après Dieu ayant été représenté en premier, je lui garderai sa priorité, en déclarant qu'il s'agit non seulement d'une pièce noble dans ses intentions, mais solide dans sa construction, sobre, pathétique et de haute portée morale. Le sujet, emprunté à une triste réalité contemporaine, nous remémore l'odyssée de ce bateau néerlandais qui, ayant embarqué cent cinquante juifs allemands à Hambourg, en 1938, pour les transporter en Amérique, ne put les débarquer, malgré la régularité de leurs visas, aucun Etat du Nouveau Monde n'acceptant de les prendre en charge. La pièce rapporte, en trois actes, les vains efforts du capitaine Knoper, commandant *la Jeune Nelly*, pour rendre à la liberté les malheureuses victimes du nazisme, ses troubles de conscience, les pressions exercées sur lui par son équipage, qui menace de se mutiner, par les garde-côtes américains, prêts à couler son navire, par un pasteur, qui tente de lui prouver qu'il se fait une fausse conception de son devoir, par le rabbin, enfin, résigné à revenir en Allemagne, prêt au dernier sacrifice. Mais Knoper, nourri de l'enseignement biblique, ne se détourne pas de sa voie. Il repousse le suprême assaut d'un vieux compagnon de son père qui veut lui représenter celui-ci non comme un apôtre, mais comme un vulgaire trafiquant. Il sabordera lui-même cette *Jeune Nelly*, qui lui appartient et représente toute sa fortune ; mais ce sabordement sauvera les émigrants, préalablement embarqués dans des canots, car il a lieu à proximité d'une course de régates à laquelle participent les yachtmen les plus riches des Etats-Unis, et l'opinion publique imposera au gouvernement yankee d'accueillir ces opprimés.

Le débat psychologique institué dans l'esprit du commandant Knoper a été traité par M. Jan de Hartog sans complaisance, sans recours aux faciles effets mélodramatiques, avec une honnêteté intellectuelle et une justesse de ton qui lui font honneur. C'est une pièce grave, tout juste égayée par quelques recherches comiques du côté d'un mousse kleptomane et dont on se fût passé, du reste ; elle vous saisit d'une poigne un peu lourde, mais qui ne lâche pas prise. Quand le rideau tombe, l'auteur a rigoureusement démontré qu'il n'y avait pas de problème juif, mais un problème chrétien, et rien n'est plus juste.

M. Jean Mercure, adaptateur de la pièce, l'a mise en scène avec une rare maîtrise. Dans le décor unique représentant la cabine du capitaine, il a réussi à nous donner le sentiment de la mer par les cris, les bruits de cloches et de sirènes et les éclairages. C'est du très beau travail, auquel il a ajouté une remarquable interprétation du personnage du rabbin. M. Jean-Roger Caussimon tient le difficile rôle de Knoper avec intelligence. Le décor de Douking est parfaitement évocateur. *Maître après Dieu* est une pièce à voir.

Je ne ferai pas la même remarque à propos de cette *Forêt pétrifiée*, de Sherwood, traduite par M. Marcel Duhamel, et dont les trois actes se déroulent dans un bar installé près d'un poste d'essence au fond du Nouveau-Mexique. Il paraît que l'auteur a écrit un conte de fées. C'est M. Marcel Duhamel qui nous le dit, et il ajoute : « Car *la Forêt pétrifiée* n'est pas autre chose, même si ses héros ont une mitraillette de roman policier ou un simple stylo. » Suis-je insensible aux contes de fées ? Je n'ai vu dans cette laborieuse histoire, au premier acte, que des personnages conventionnels qui tiennent des discours ennuyeux, et, au second, qu'une mise en scène très cinématographique où une bande de tueurs fait une grande débauche de cartouches à blanc. Que dites-vous de cet Alain Forster, écrivain raté qui traverse l'Amérique sac au dos et qui demande au gangster Duke Mantone de lui tirer dessus pour que le montant de sa police d'assurance sur la vie soit versée à l'aimable Gaby, qu'il connaît depuis moins d'une heure ? C'est aussi beau que du Pierre Decourcelle.

Passons sur cette erreur, que l'on regrette pour M. Jean Darcante, et, après avoir donné un *satisfecit* à Maurice Teynac et à Michel Vitold, interprètes fort plausibles de l'impossible Alain Forster et du ténébreux Duke Mantone, avouons que, malgré son assurance, nous préférons Mlle Madeleine Sologne à l'écran.

Le Voleur d'enfants, de M. Jules Supervielle, est une histoire de fous qui se termine en berquinade. Un brave Américain du Sud, le colonel

Philémon Bigua, est venu s'installer à Paris. Sa femme, Desposoria, ne lui a pas donné d'enfant, et il en a perdu la tête au point de passer ses journées à coudre à la machine une layette destinée à un hypothétique rejeton. Il adopte un garçon d'une douzaine d'années, Antoine. Sur quoi un ancien prote inconsidérément porté sur la boisson, Herbin, lui impose d'adopter sa fille Marcelle, âgée de seize ans. Puis Justin, frère d'Antoine, un vaurien de dix-sept ans, s'installe à son tour au foyer des Bigua. Hélas ! Philémon tombe amoureux de Marcelle, qui tombe amoureuse de lui, et le pire pourrait survenir. Justin arrange les choses en prenant Marcelle de force et en l'emmenant avec lui, tandis que le brave colonel est allé se jeter dans la Seine. On le tire de là, mais il n'en est pas devenu moins fou, et il faudra qu'un an après Marcelle, abandonnée par Justin, revienne avec un poupard né de sa liaison pour que ce maniaque inoffensif reprenne goût à la vie.

Il est évident que si Philémon Bigua ne devait pas être considéré comme fou à lier la pièce serait par terre. Mais, d'autre part, on s'explique mal l'amour de Desposoria et de Marcelle pour un dément avéré. C'est la faiblesse de ces trois actes, qui se rachètent par une fantaisie d'une agréable gratuité, toute saupoudrée de poésie. Sans doute rit-on au moment le plus dramatique, car on ne croit pas au drame ; mais ce rire est moins une critique à l'adresse de l'auteur qu'une acceptation d'un thème faux dans le principe, mais rendu possible par les arabesques du langage.

Je me demande d'ailleurs ce qui serait advenu de ce *Voleur d'enfants* s'il n'avait pas trouvé en M. Raymond Rouleau l'interprète proprement idéal. Jamais peut-être cet acteur aux dons éclatants n'avait fait une création aussi saisissante. Rien que pour le voir avec cette tignasse et cette moustache de jais, dans ce costume baroque, le teint viré à l'olivâtre, et pour l'entendre zézayer avec son impayable accent du Sud-Amérique, je ne tenterais pas de conseiller le déplacement. Il y a auprès de lui l'étonnante Lise Topart, trouble fruit vert, toujours plus sûre d'un des talents les plus spontanés qu'on ait vus depuis bien longtemps, et la parfaite Catherine Fonteney, et la sensible Marcelle Tassencourt, qui dans le rôle difficile de l'épouse sacrifiée a montré de belles qualités de tact et de finesse.

C'est à un spectacle bien captivant dans son étrangeté que nous convie le théâtre de l'Œuvre avec *le Voleur d'enfants.*

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

« L'Enfance du Christ » à Notre-Dame

Comme dans les belles nuits pacifiques, on avait mitraillé de projecteurs l'auguste façade. Sur le ciel sombre, Notre-Dame, presque blanche, la lumière fouillant la galerie des Rois, aveuglant la chouette voilée au balcon des chimères et les ressuscités du Jugement, amincissant encore les sveltes colonnettes qui soutiennent par miracle tant de tonnes de pierres. Par un singulier mensonge d'optique, la cathédrale, en même temps que plus délicate et plus précieuse, semblait rapetissée. La géante séculaire devenait bibelot de vitrine, dangereusement fragile. Des larmes d'amour et de crainte noyaient les cils... On faisait l'honneur de ces merveilles à nos hôtes de l'O. N. U. ; l'U. N. A. C. devait bénéficier de l'exécution de *l'Enfance du Christ* de Berlioz, confiée à l'orchestre et aux chœurs de la R. D. N.... Mais assez de cette algèbre ridicule. Nommons tout au long l'Union nationale des anciens combattants et la Radiodiffusion nationale, qui s'est admirablement acquittée de sa mission. M. Ernest Bour dirigeait par cœur. Placé tout près de lui, j'approuvais avec émotion chacun de ses gestes, autoritaires et souples, pleins de goût et pleins de foi.

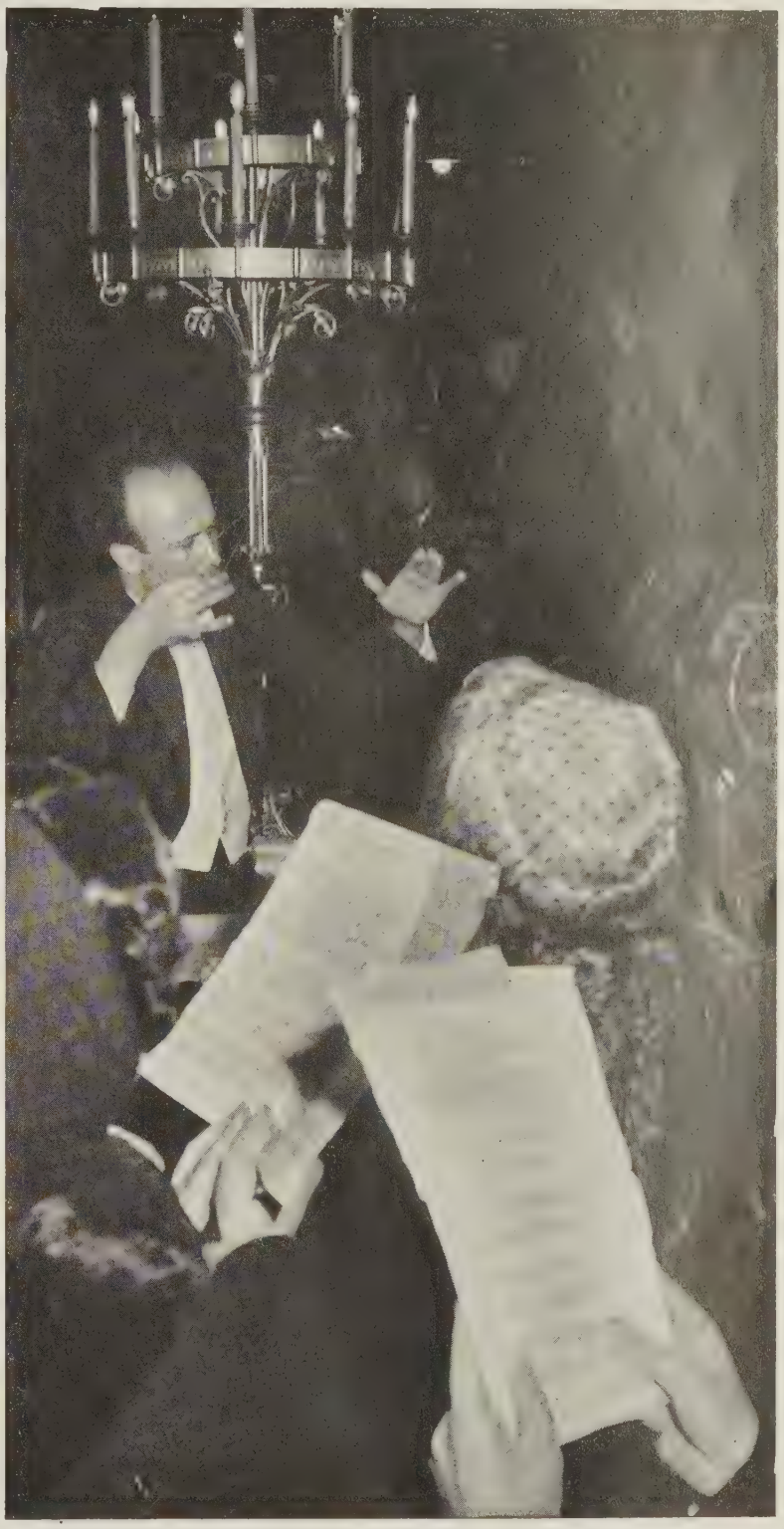
Cinquante-huit drapeaux flottaient dans la nef, les hampes fixées au bord du triforium.

Sans doute, la partition de *l'Enfance du Christ* est frêle pour ce lieu immense ; et le *Requiem* emplissait mieux le vaisseau de grès rouge de Strasbourg. Mais qu'elle est douce et qu'elle est charmeuse ! *L'Enfance du Christ* est avant tout de neuf ans antérieure à *la Vie de Jésus* de Renan ; cette pastorale... Renan l'a-t-il entendue, le 10 décembre 1854, quand elle fut créée dans la petite salle Hertz, faite pour les quatuors et les tout petits orchestres ? Je me le demandais tout en regardant, traversée de pâles reflets électriques, la grande rosace du nord, bouquet de bleuets dans l'ombre. MM. Claudel et Bernanos disaient impie cette évocation. Je n'y mettais pas de malice. Dans la musique de Berlioz, je retrouvais les fraîcheurs transparentes, l'onctuosité de la prose renanienne et ses parfums de Galilée, ses senteurs de roses des sables. Pourtant, la musique est plus riche d'arômes. On y respire l'air léger qui circule dans les Champs-Elysées d'*Orphée* ; des échos de noëls populaires, les plus vieux, ceux qui adoucissaient, puérilisaient délicatement les mystères du moyen âge ; une suavité de vierges primitives... *L'Enfance du Christ* est, après les volcanismes de la *Damnation*, de la *Marche au supplice*, un retour à l'enfance de Berlioz. On le revoit — petit chrétien, en longue chemise de nuit, agenouillé devant son petit lit, et qui récite, les mains jointes, « Je vous salue Marie... *Le fruit de vos entrailles est béni...* » ...Mêlé, à certaines minutes — les devins-derviches tournoyant... — de coquetteries d'exotisme... Un rien de bric-à-brac romantique. Souvenir des *Orientales*.

Il ne connaissait ni l'Egypte ni la Palestine. Il nous y conduit cependant. Il remonte les siècles ; il retrouve l'innocence du christianisme naissant. Son « tableautin », comme il disait, sa « bergerie biblique » lui sont moins inspirés par les livres que par son cœur. C'est bien le même cœur, ému par les bergers de Virgile, qui retrouve les chants des bergers de Bethléem. C'est, d'avant les orages de la passion, le petit élève du séminaire de la Côte-Saint-André, qui ressaisit l'âme de Berlioz, quinquagénaire aigri...

Et l'incessant miracle de l'inspiration mélodique. Des prétendues « maladresses » de Berlioz, on a tout dit ; et plus qu'il ne faut. Mais ses gaucheries sont gaucheries de poète et balbutiements d'inspiré. Comment les douze notes de la gamme, dans tel cerveau, ne se composent-elles qu'en zigzags incommodes des rosettes banales ; et dans tel autre forment-elles spontanément des courbes souples, inattendues, des figures saisissantes, finement originales ? *L'Enfance du Christ*, sans ombre d'effort ou de fatigue, est une suite de mélodies exquises, dont le 6/8 du *Repos de la Sainte-Famille* n'est que le plus illustre. Mais les autres le valent.

Aux compliments que méritent M. Ernest Bour et son orchestre, ajoutons-en pour les solistes. Il n'y a point de ténor, aujourd'hui, qui ait un style plus noble, un goût plus sûr, et qui soit plus poète que Georges Jouatte. Ma mémoire avait gardé le souvenir de Flamondon, dont la haute-contre semblait,



M. Ernest Bour dirigeant l'exécution de « l'Enfance du Christ ».

dans le célèbre *Repos*, inégalable. Par son adresse vocale, la qualité de ses notes mixtes, M. Jouatte a prouvé que l'art peut suppléer triomphalement la nature. Mme Hélène Bouvier a dit à la perfection l'air de Marie. Michel Dens, Etcheverry, Médis auraient satisfait le Berlioz exigeant et nerveux bien mieux que les interprètes sans foi et moins bien entraînés aux musiques de qualité de 1854. *L'Enfance du Christ* a quatre-vingt-quatorze ans et la fraîcheur d'un matin évangélique... Cette année-là, l'Institut de France, à Berlioz, préféra Clapisson.

PETITES CHRONIQUES

FRANZ LEHAR

Franz Lehar vient de mourir. Il achevait sa trente et unième opérette, dédiée au Paris du Second Empire. Souhaitons qu'il ait eu le temps de mettre la partition au net, car il utilisait, dit-on, une sténographie musicale personnelle.

Il était né en Hongrie en 1870. Fils d'un chef de musique militaire, il fut lui-même chef de la musique du 50e régiment d'infanterie à Vienne. C'est là que le maître Dvorak le découvrit et lui conseilla de se consacrer à la composition. Sa première œuvre, un opéra, *Kukuska,* représentée à Leipzig en 1896, fut bientôt suivie d'une série d'opérettes à succès ; parmi elles, *la Veuve joyeuse,* créée en 1905, qui connut le plus grand triomphe du genre : 50.000 représentations ! chiffre record du monde. Ce furent ensuite : *le Pays du sourire, le Comte de Luxembourg, Amour tzigane, Frasquita,* et combien d'autres ! Dans toutes les langues, sur la scène et dans la rue, on a chanté, on chante encore *Heure exquise qui nous grise...* et *Je t'ai donné mon cœur...* N'est-ce pas là la véritable popularité ?

La dernière fois que nous vîmes le sympathique maestro, il portait fièrement la rosette de la Légion d'honneur. Il conduisait à la Gaîté-Lyrique la reprise du *Pays du sourire.* On apprit qu'il s'était converti au jazz...

L. M. A.

LE CARDINAL HLOND

Le cardinal Hlond, primat de Pologne, vient de mourir à Varsovie. Originaire de Brzockowice, où il était né en 1881, le cardinal Hlond avait fait ses études à Turin avant d'entrer chez les salésiens.

En 1919, il avait été nommé conseiller de cet ordre pour l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne du Sud. Evêque en 1926, puis archevêque de Griozno et enfin primat de Pologne, le cardinal Hlond s'était retiré dans la région de Toulouse pendant l'occupation de son pays par l'Allemagne. A la suite de la rupture des relations diplomatiques entre le gouvernement polonais et le Vatican, le saint-père lui avait donné récemment tous pouvoirs pour discuter en son nom des questions relevant des attributions du nonce.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DIPLOMATIQUE :

C'est le titre d'un petit livre publié aux Presses Universitaires (136 pages) par Louis Dollot, qui y résume un siècle et demi de vie internationale, pour aboutir à la « trêve de vingt ans » et à la reprise de la « guerre de trente ans » dont nous avons été les témoins.

Une histoire cyclique des conflits qui s'exaspèrent et auxquels les guerres apportent des solutions remises sur le tapis dès le moment où elles entrent en vigueur.

Ce résumé lucide et substantiel montre la vie diplomatique synthétisée par une succession de prépondérances, dont chacune est marquée par un grand règlement international. La lutte pour le rétablissement d'un équilibre sans cesse menacé est la constante de cette histoire.

Aux « systèmes » fondés naguère sur les alliances et la balance des forces, le monde actuel a substitué la paix des démocraties dans l'espoir que l'humanité y trouvera enfin repos et sécurité.

Mais cette paix n'en est encore, hélas ! qu'à la recherche de sa propre définition...

LA GRAPHOLOGIE:

Jacques de la Rocheterie et Pierre Lanaud, *Leurs écritures,* préface de Georges Ravon, illustrations de Claude Garnier (éditions de la Synthographologie, *Notre destin,* 80 pages). Trois « portraits » graphologiques : Charles de Gaulle, Paul Reynaud, Maurice Thorez.

Ils nous apprennent que le général rentre dans la catégorie des passionnés dits « impétueux », avec une restriction de l'activité au profit des qualités de réflexion. « Comme chargé d'une mission divine, il se présente tout naturellement hardi, hypnotisé par le culte de la grandeur, conscient d'une responsabilité supérieure. Il ne sépare pas son destin de celui de son peuple, aussi apte à souffrir pour sa cause qu'à triompher avec elle. »

Paul Reynaud : sens du réel très développé, spirituel, mordant, caustique ; toujours sur la défensive, il attaque pour ne pas être attaqué. « Son réalisme méticuleux, original et presque virulent lui donne un pouvoir de convaincre qui n'a d'égal en âpreté que l'entêtement à défendre ses idées. Energique, opiniâtre, il s'accroche à l'obstacle, malgré quelques dépressions aussitôt surmontées... Il ne voit pas très loin devant lui, mais il est prêt à tout, car il se sent solide... »

Maurice Thorez : un don d'attaque et de riposte qui font penser à un avocat ; « intelligence prompte et intuitive, mais culture décousue..., un de ces hommes sceptiques, paradoxaux et vibrants qu'un mélange d'influençabilité, de fantaisie et d'affirmation personnelle fait osciller entre le dilettantisme et l'engagement, l'ironie et l'exaltation..., bref un homme combatif, avide d'action, mais qui, bien que tendre et profondément cordial, n'hésiterait pas à « se salir les mains », à « aller jusqu'au » bout » pour la cause qu'il a épousée ».

Trois portraits psychologiques très poussés, sur la seule observation des réflexes graphiques.

Mais les originaux s'y reconnaissent-ils ?

L'HISTOIRE DE LA RUSSIE :

M. Pierre Kovalevsky publie chez Payot (350 pages) un *Manuel d'histoire russe,* étude critique des sources et exposé historique d'après les recherches les plus récentes. Il a mis en œuvre une masse de documents nouveaux qui font apparaître des aspects ignorés jusqu'ici de l'évolution du peuple russe et de sa politique.

Sur cette solide documentation, et dans un esprit de parfaite objectivité, l'auteur établit une vaste synthèse qui va du sixième siècle à la Russie stalinienne.

Il compare la tendance historique qui s'est fait jour dans la Russie soviétique à celle des slavophiles du dix-neuvième siècle, avec laquelle elle a beaucoup de points communs, en y ajoutant toutefois deux affirmations nouvelles :

1° L'Europe ne représente pas le sommet de la culture humaine ;

2° Le progrès constant et universel est un mythe.

C'est la thèse des eurasistes ; ils acceptent les bases de vie proposées par les slavophiles : culture nationale fondée sur l'orthodoxie et sur le système conciliaire (participation intégrale du peuple tout entier à la construction de l'Etat et à l'organisation de l'existence spirituelle de la nation).

De ces analogies se dégage un fait de continuité qui éclaire la politique actuelle des dirigeants russes et donne à l'antagonisme entre l'Est et l'Ouest une explication psychologique plus profonde et plus redoutable que les oppositions politiques qui n'en sont que le reflet.

Un livre indispensable à tous ceux qui veulent se familiariser avec le monde russe, sans préjugé ni passion.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

La saison musicale d'été, qui cette année empêcha de mettre en veilleuse Paris et nos grandes cités provinciales, nous interdirait de parler de « reprise des concerts » si la rentrée n'avait été particulièrement brillante. C'est que tout — ou presque — se déroule en l'honneur et sous le signe de l'O. N. U. Aux délégués des Nations Unies, nous avons à cœur de montrer nos ressources spirituelles, et la musique, langage universel par excellence, s'y emploie sans guides ni traducteurs.

L'afflux des grands virtuoses internationaux affirme que Paris demeure le rendez-vous mondial des arts et, pour les artistes étrangers, une capitale d'adoption : Rubinstein, qui revient régulièrement en nos murs et doit chaque fois « doubler » son récital ; Isaac Stern, que deux concerts ont récemment haussé au rang des modernes prodiges de l'archet ; Segovia, enfin, qui nous avait enseigné la poésie, l'ampleur inconnue de la guitare et révélé, sur l'instrument oublié, son génie d'interprète et de musicien, Segovia, qui, après dix ans d'absence, a retrouvé, considérablement accru, un auditoire émerveillé...

Mais parlons aussi de Royaumont, où, par contre, c'est à la musique et non au virtuose qu'on donne la prééminence, les virtuoses y étant choisis moins pour eux-mêmes que pour le but qu'on leur assigne : « différencier les cultures musicales » de chaque nation. Le succès des semaines musicales de juin dernier a prouvé que le Centre culturel international est sur la bonne voie ; les concerts d'octobre organisés pour les délégués à l'O. N. U. le confirment. La musique du monde a chanté pour les représentants du monde : chansons françaises d'hier et d'aujourd'hui (un los à l'ensemble vocal Marcel Couraud, qui jamais ne fut si « en beauté »), concerts folkloriques internationaux, musique contemporaine, auditions d'œuvres nouvelles aussi bien françaises qu'étrangères.

Et, d'un tel effort, on garde le sentiment que si la musique est partout, il faut louer ceux qui, sachant la découvrir, lui permettent de mieux s'épanouir en ce climat de pensée qu'offre l'abbaye de Royaumont.

L. MAURICE-AMOUR.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Le nouveau statut des loyers

Le statut définitif des baux à loyer résulte, depuis hier : de la loi du 25 août 1948 pour les baux commerciaux ; de la loi du 1er septembre pour les autres. Essayons, d'abord, de démêler l'écheveau de cette dernière.

. *Droit du locataire au maintien dans les lieux.* — Sous la seule condition d'être occupant de bonne foi (aussi défini par l'art. 4), le locataire a le droit de se maintenir dans les lieux loués jusqu'au terme d'usage consécutif au 1er janvier 1949. En cas de décès, ce droit passe aux membres de sa famille ou aux personnes à sa charge habitant avec lui depuis plus de six mois (art. 4-8). Sont exclues du bénéfice du maintien : 1° les personnes expulsées par une décision judiciaire définitive (art. 9) ; 2° celles qui ne justifient pas d'une occupation effective ou qui occupent certains locaux spécifiés par la loi (sujets à expropriation, etc., art. 10). Les articles suivants (11-17) énumèrent, par ailleurs, les cas où le droit de reprise est inopposable au bailleur (démolition ou reconstruction, agrandissement ou surélévation de l'immeuble) avec ou sans indemnité au profit du locataire, qui jouit, en outre, d'un droit de priorité pour louer les nouveaux locaux. Il en est de même vis-à-vis du propriétaire n'ayant pu occuper le logement qu'il a fait construire ou qui a dû quitter celui qu'il a loué sous la condition de reprise des lieux à sa demande.

Droit de reprise du propriétaire. — En termes prolixes, la loi semble viser trois cas : 1° tout propriétaire de nationalité française, s'il veut reprendre l'immeuble pour l'habiter lui-même ou le faire habiter par son conjoint, ses descendants ou ascendants ou ceux du conjoint, doit mettre à la disposition du preneur un local correspondant aux besoins personnels ou familiaux de ce dernier ; 2° mêmes dispositions en faveur de l'acquéreur de l'immeuble à titre onéreux suivant acte ayant acquis date certaine antérieurement au 2 septembre 1939 ou bien remontant à plus de dix ans avant l'exercice du droit ; 3° il en est encore de même pour les quatre catégories de propriétaires ci-dessous, à condition toutefois qu'ils ne possèdent pas dans les mêmes lieux un autre local libre correspondant à leurs besoins : fonctionnaires ou agents retraités (hors le cas de mise à la retraite par sanction) lorsqu'ils ont été logés pendant deux ans par leur administration ou leur entreprise ; travailleurs rapatriés après cinq ans au moins d'activité hors de France ; sinistrés, réfugiés ou prisonniers ; propriétaires occupant des locaux sujets à interdiction d'habiter ou à expropriation.

Dans tous ces divers cas, le droit de reprise ne peut être exercé ni dans l'intention de nuire au preneur ni à l'encontre de celui qui exerce dans les lieux loués, au su du bailleur, une activité professionnelle.

Détermination du prix. — A défaut d'accord amiable, joueront les règles suivantes : « *La valeur locative d'un local est égale au produit de la surface corrigée telle qu'elle résulte de l'article 28 par le prix de base du mètre carré de chacune des catégories de logement prévues à l'article 30.* » Or que dit l'article 28 ? Qu'un décret déterminera les conditions dans lesquelles sera obtenue la surface corrigée en affectant la surface réelle de certains coefficients. Et l'article 30 ? Que le prix de base sera déterminé par décret qui tiendra compte de la qualité de la construction et de la localité. Ce n'est pas tout. Interviendront encore les éléments suivants : 1° chiffre du salaire du locataire (et s'il n'est pas salarié ?) ; 2° majoration semestrielle, pendant cinq ans, d'une somme égale à 8 % dudit salaire, le tout avec plafond de l'article 27 (art. 32).

« Sauf accord des parties », ai-je dit. Cet accord, du moins, est-il libre ? Ce serait trop beau. Il est soumis à une double limitation : le chiffre des majorations semestrielles ne pourra excéder le tiers du prix pratiqué au 1er juillet 1948, ni le total dépasser 400 % de ce prix (art. 34).

Enfin, le propriétaire est désormais fondé à se faire rembourser par le preneur, suivant certaines modalités, les prestations, taxes locatives et fournitures énumérées par l'article 38.

(A suivre.) P.-L. R.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'exposition Nakache, organisée à la galerie Beaux-Arts, révèle la diversité du talent de cet artiste. Il y a là un ensemble d'œuvres s'échelonnant sur une dizaine d'années au moins et représentant des sujets et des techniques très divers. Des dessins plus anciens, très classiques, montrent le point de départ de l'artiste ; de là, Nakache passe à un lyrisme très exalté dans de magnifiques dessins à la plume et au lavis, remarquables par leur luminosité. Des gravures (dont sa *Tête de Christ*) manifestent l'ascendant que peut avoir Rembrandt sur ce peintre, qui reste néanmoins très personnel. Enfin ses peintures — portraits, clowns et paysages pour la plupart — témoignent de souvenirs antérieurs de Rouault et parfois de Vlaminck. Mais ces influences ne sont que passagères, et Nakache s'affirme un peintre sincère et dont la personnalité ne fait que s'accuser. Sa technique en pleine pâte, ses coloris chauds, son expansionnisme émeuvent. Et c'est là un des grands buts de l'art.

La galerie Claude expose l'œuvre d'un jeune peintre, Durand-Henriot. Celui-ci possède des dons incontestables de composition, de technique et de coloris. Il aime à évoquer la mer, la plage, les ports dans des harmonies de noirs, de blancs, de gris délicatement colorés et nuancés.

Durand-Henriot peint en poète. C'est pourquoi ses toiles possèdent une sensibilité que nous recherchons vainement chez beaucoup de peintres actuels.

Maurice SERULLAZ.

UNE MAISON DE FRANCE A LIMA

« Nous avons deux patries, le Pérou et la France », ont coutume de dire les Péruviens. Ce sentiment affectif pour notre pays les a incités à favoriser la création à Lima d'une Maison de France. L'idée a pris corps grâce à M. Albert Ledoux, le dynamique ambassadeur de France au Pérou, et à un conseil franco-péruvien que préside M. Emile Fort. Il y a quelques semaines, le président Bustamente y Rivero, accompagné des ministres et de S. Em. le cardinal de Lima, a posé la première pierre de l'édifice dont les plans ont été dressés par l'architecte Louis Aublet, secondé par son collègue péruvien Art Terré. Dans une quinzaine de mois sera inaugurée en Amérique latine cette nouvelle Maison de France qui groupera heureusement les élégances, les talents et les valeurs spirituelles de notre pays.

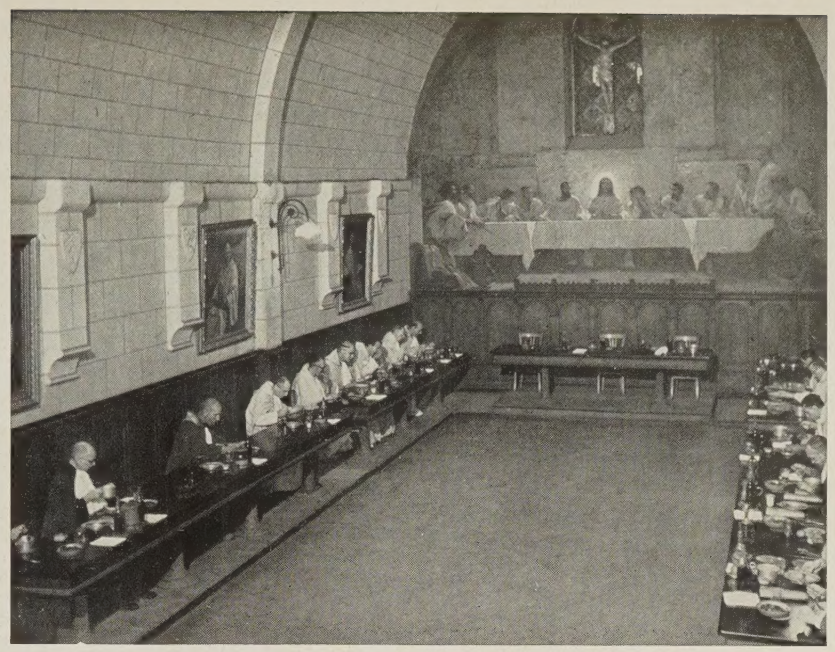
C. G.

GALERIES

" COULEUR DU TEMPS ", 9 rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE PELLETAN-HELLEU
HUBERT AICARDI
PROVENCE
125, boulevard Saint-Germain

GALERIE CLAUDE
33, rue de Seine — DAN. 89-62
CYRIL CONSTANTIN
à partir du 5 novembre



LES MOINES DE SAINT-HONORAT

Par suite d'une erreur de transmission, un paragraphe de l'article que nous avons consacré, dans notre numéro du 25 septembre dernier, à l'île de Saint-Honorat, s'est trouvé ne pas reproduire exactement la pensée de notre rédacteur. Parlant de la vie des moines, notre envoyé spécial écrivait : « Les repas sont très courts puisque très sommaires, ainsi que le veut la règle, qui interdit la viande, le poisson, les œufs, les laitages et le pain blanc et n'autorise que les légumes assaisonnés au sel et à l'huile, le pain ordinaire et l'eau pour toute boisson. » Il est évident que ce régime serait bien austère et ne permettrait pas aux moines de se livrer aux travaux manuels dont notre collaborateur disait qu'ils leur étaient nécessaires parce qu'ils leur apportaient une détente sérieuse dans leur vie contemplative et méditative, d'autant que ces travaux sont parfois pénibles, tels la menuiserie ou la serrurerie.

En réalité, la viande n'est autorisée que deux fois par semaine et la règle n'interdit ni le poisson ni les œufs et laitages ainsi que le pain blanc. La boisson est le vin. Nous nous excusons de cette erreur et sommes d'ailleurs persuadés que nos lecteurs auront d'eux-mêmes fait la rectification qui s'imposait.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Parrot

Louis Parrot, qui s'est éteint dimanche soir 24 octobre à son domicile parisien où la maladie le clouait depuis quelques mois, avait d'abord fait une brillante carrière dans le journalisme. Mais il visait plus haut. Entre deux reportages, il polissait des livres qui avaient aussitôt été remarqués. Son premier roman, *le Grenier à sel,* l'avait placé parmi les grands écrivains qui sont un jour honorés du prix Goncourt. Poète hispanisant de classe et traducteur de Garcia Lorca, historien de la littérature, son œuvre n'en était plus aux promesses : une étude sur Mozart, des essais sur Paul Eluard ou Blaise Cendrars, et son dernier roman surtout, *Nous reviendrons,* l'avaient mis au premier rang des écrivains de sa génération. Il venait tout juste de dépasser la quarantaine.

histoire

Les éditions Charles-Lavauzelle viennent de publier sous la signature du maréchal Montgomery la relation des opérations militaires qui se déroulèrent entre la Normandie et la Baltique. Le récit commence au moment où l'illustre soldat quitte la légendaire VIII[e] armée pour recevoir en Angleterre le commandement du corps de bataille anglo-américain chargé d'ouvrir le second front. Il est sans doute inutile de souligner l'intérêt de cet ouvrage, que le maréchal Montgomery a écrit d'après ses notes personnelles et qui constitue un document passionnant puisqu'il apporte de nombreuses révélations sur la façon dont fut conduite la plus grande bataille de l'histoire. *De la Normandie à la Baltique* est préfacé par le général de Lattre de Tassigny.

Le général Henry Casseville, dont les lecteurs de *France-Illustration* ont pu apprécier les articles sur Madagascar, vient de publier chez Fasquelle un ouvrage fort intéressant sur la Grande Ile. Le général Casseville eut l'occasion de séjourner à Madagascar de 1945 à 1947. Il assista à la rébellion et en suivit l'évolution. C'est donc un témoignage authentique qu'il nous apporte aujourd'hui avec *l'Ile ensanglantée.* Sous la forme vivante du journal, cet ouvrage est un exposé impartial des tragiques événements de mars 1947.

Le livre du général Casseville est le premier qui ait été publié sur cette douloureuse question qui fit couler tant d'encre et aussi, hélas ! tant de sang.

romans

Après *la Mesure des hommes,* après *Poussière du temps,* qui obtint en 1946 le Prix Interallié, et après *les Chimériques,* Jacques Nels vient de publier aux Editions du Bateau Ivre son troisième roman : *Halte parmi les vivants.* Comme dans ses précédents ouvrages, l'auteur nous offre une étonnante galerie de personnages. Aux héros imaginaires qui hantent nos mémoires, Jacques Nels ajoute les êtres pitoyables et véridiques à qui il a donné le jour et qu'il sait si bien faire vivre qu'on lui a donné le titre de « chroniqueur » des états d'âme.

C'était écrit, de Christian Mégret, que viennent de publier les éditions Plon, ne décevra pas ceux qui ont aimé les récents ouvrages de ce romancier. L'auteur nous offre cette fois un parallèle assez étrange entre le héros de roman et l'homme face à sa destinée. L'écrivain, par la magie des mots, oblige-t-il le héros à agir tel qu'il le fait ou au contraire est-ce que ce sont les comportements du personnage qui décident du dénouement ? Tel est, en fait, le dilemme qui nous est proposé. *C'était écrit* est de plus une peinture vivante du « milieu artiste ». Un livre, en somme, qu'on lit avec plaisir jusqu'à la dernière ligne.

PIERRE BELPERRON
LA "JOIE D'AMOUR"
Contribution à l'étude des
troubadours
et de l'amour courtois
In-8° soleil. 9 illustrations hors texte
et 2 dans le texte .. .. **250** fr.
PLON

P.-L. DEBUCOURT. — « LA CROISÉE ». *Gravure en couleurs vendue 305.000 francs avec son pendant,* la Rose mal défendue *(collection H. T...). Une épreuve en noir du premier état de cette gravure a été adjugée 32.000 francs au cours d'une autre vente : sur cette épreuve d'artiste, la place des deux enfants était occupée par un galant amoureux, et le livre prêté par le mari plus âgé à sa jeune épouse n'avait pas son titre effacé : c'était* l'Art de rendre les femmes fidèles.

P.-L. DEBUCOURT

Debucourt est le maître incontesté de la gravure en couleurs du XVIII[e] siècle. La magnifique collection H. T..., dispersée par M[es] Et. Ader et Denis-H. Baudoin, avec le concours de M. M. Rousseau, et celle d'un amateur notoire, vendue par M[e] Et. Ader, également avec M. Rousseau, ont permis d'admirer l'œuvre presque complète de cet artiste.

Agréé à l'Académie de peinture en 1781, Debucourt exposa au Salon pendant plusieurs années. Les critiques s'accordaient pour vanter ses dons d'observation et de composition. Sa palette est très brillante ; le blanc est sa note favorite, à laquelle il parvient à donner des accords d'une intensité remarquable. Son premier envoi au Salon de 1781, *la Cruche cassée,* sert de thème à sa première gravure. Cette eau-forte, devenue très rare, a été adjugée 26.500 francs. A partir de 1785, Debucourt se consacre presque exclusivement à la gravure.

Une épreuve du deuxième état des *Deux Baisers,* d'après *la Feinte Caresse,* exposée en 1785, a trouvé preneur à 690.000 francs. Un autre chef-d'œuvre, *l'Oiseau ranimé,* réputé la pièce la plus rare de Debucourt, a été adjugé 420.000 francs, et deux pendants, *la Rose* et *la Main,* 440.000 francs.

Héritier du XVIII[e] siècle, Debucourt s'est fait l'interprète non seulement de la galanterie, mais aussi celui de la sensibilité familiale. Le meilleur exemple n'est-il pas *le Compliment ou la Matinée du jour de l'An* et *les Bouquets ou la Fête de grand' maman* ? Ces deux pendants en couleurs, avec le titre seulement, ont été poussés à 225.000 francs. Mais on découvre en Debucourt le goût du XIX[e] siècle naissant. L'artiste, sensible au charme de l'époque, aimait, en Parisien spirituel et bourgeois, dépeindre l'extravagante société de son temps. En 1787 et en 1792, il produit ses deux estampes les plus connues : *la Promenade de la « gallerie » du Palais-Royal* et *la Promenade publique.* Deux superbes épreuves en couleurs de ces deux planches se sont vendues 310.000 et 400.000 francs. Une très belle épreuve en noir de *la Promenade publique,* en premier état, a été payée 36.000 francs (frais non compris, comme pour les autres prix).

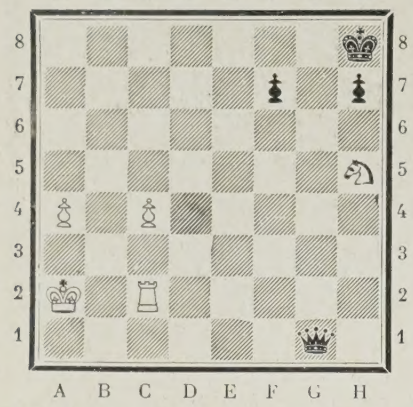
A partir de 1800, Debucourt devient surtout un graveur de reproduction. Cependant il crée encore *les Modes et Manières du jour à Paris.* Un splendide exemplaire de cette collection, avec le titre gravé (presque introuvable), mis sur table à 80.000 francs a été poussé à 650.000 francs.

A la fin de sa carrière, l'artiste a travaillé surtout en artisan. Le peintre à succès devient le graveur de Carle Vernet et interprète aussi bien des œuvres de grands maîtres que de celles de peintres contemporains. Les plus appréciées de ces estampes sont celles d'après Carle Vernet : elles se paient jusqu'à 5.000 et 6.000 francs.

Francis SPAR.

LES ÉCHECS (N° 52)

Solution de l'étude n° 54,
par D. Przepiorka.
Szachista Polski, janvier 1920.



Les blancs jouent et gagnent.

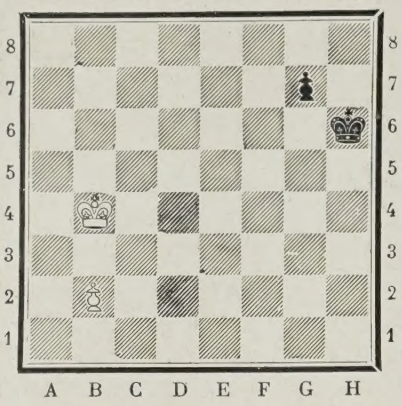
1. Tç2-é2 ! (menace 2. Té8 mat). 1. ..., Dgl-g8 ! (si 1. ..., h7-h6. — 2. Té2-é8†, Rh8-h7. — 3. Ch5-f6†, Rh7-g7 ou g6. — 4. Té8-g8† et 5. T×D gagne). — 2. Ch5-g7 ! ! (et non 2. Ch5-f6, Dg8-g1. — 2. Té2-é8†, Rh8-g7. — 3. Té8-g8†, Rg7-h6 !. — 4. T×D, pat) et la menace 3. Té2-é8 force les noirs à prendre le cavalier, et il suit 3. ..., Rh8×g7. — 4. Té2-g2†, Rg7-f8. — 5. Tg2×g8† gagne ; ou 3. ..., Dg8×g7. — 4. Té2-é8†, Dg7-g8. — 5. Té8×g8† gagne. Dans les deux cas, le pion a4 arrive à dame avec échec.

Championnat du monde.
Moscou, avril 1948.

Blancs : Smyslov. Noirs : Keres.

1. d2-d4, d7-d5. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Cg8-f6. — 4. Fç1-g5, ç7-ç6. — 5. é2-é3, Cb8-d7. — 6. ç4×d5, é6×d5. — 7. Ff1-d3, Ff8-é7. — 8. Cg1-f3, 00. — 9. Dd1-ç2 (pour répondre à 9. ..., Cé4 par 10. F×é4, F×g5. — 11. F×h7† ; ou 10, ..., d5×é4. — 11. F×é7) 9, ..., Tf8-é8. — 10. 00, Cd7-f8. — 11. Ta1-b1 !, Cf8-g6. — 12. b2-b4, Fé7-d6 (12. ..., a7-a6 n'eût que retardé b4-b5 car les blancs auraient joué a2-a4). — 13. b4-b5 (menaçant de créer un pion faible en ç6 après b5×ç6) 13. ..., Fç8-d7. — 14. b5×ç6, Fd7×ç6. — 15. Dç2-b3, Fd6-é7. — 16. Fg5×f6, Fé7×f6. — 17. Fd3-b5, Dd8-d6. — 18. Tf1-ç1, h7-h5. — 19. Cç3-é2, h5-h4. — 20. Fb5×ç6, b7×ç6. — 21. Db3-a4, Cg6-é7. — 22. Tb1-b7 (menace 23. T×a7). 22. ..., a7-a5. — 23. h2-h3 (et non 23. Tç5 ?, Ta8-b8 ! — 24. T×T, T×T menaçant Tb1†). 23. ..., Té8-b8. — 24. Tç1-b1, Tb8×b7. — 25. Tb1×b7, ç6-ç5. — 26. Tb7-b5, ç5×d4. — 27. Cé2×d4, Ta8-ç8. — 28. Cd4-b3, Ff6-ç3. — 29. Da4×h4, Tç8-ç4. — 30. g2-g4 (donnant en g2 une issue au roi). 30. ..., a5-a4. — 31. Cb3-d4, Fç3×d4. — 32. Cf3×d4, Dd6-é5. — 33. Cd4-f3 !, Dé5-d6 (Da1† et ×a2 ne va pas parce que le cavalier noir serait pris par la dame). — 34. Tb5-a5, Tç4-ç8. — 35. Ta5×a4, Cé7-g6. — 36. Dh4-h5, Dd6-f6. — 37. Dh5-f5, Df6-ç6. — 38. Ta4-a7, Tç8-f8. — 39. Ta7-d7, d5-d4. — 40. Td7×d4, Tf8-a8. — 41. a2-a4. Les noirs abandonnent. Si 41. ..., Ta8×a4 le plus simple est 42. Td4-d8†, Cg6-f8. — 43. Df5×f7†, Rg8×f7. — 44. Cf3-é5† et 45. Cé5×ç6 et, avec trois pions de plus, la victoire des blancs n'est plus qu'une question de temps.

Etude n° 55.
par O. Duras.
Narodni Listy 1905.



Les blancs jouent et gagnent.

André Chéron.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE SUISSE

L'assemblée internationale de l'O. M. S. — Organisation Mondiale de la Santé — a servi de prétexte à la création d'une série de franchise obtenue par surcharge des mots « Organisation Mondiale, etc. » sur des timbres en cours. Ont ainsi paru à Genève le 24 juin : 5, 10, 20, 25, 40 et 80 c., 1, 2 et 5 fr. L'emploi de la série pour l'affranchissement est réservé aux membres de cet organisme, mais la vente est effectuée librement aux collectionneurs dans les mêmes conditions que celle des séries du B. I. T. et du B. I. E.

Les chiffres de tirage des PRO JUVENTUTE 1947 sont les suivants : 5 + 5 c., 5.100.590 ; 10 + 10 c., 5.473.753 ; 20 + 10 c., 4.589.198 ; 30 + 10 c., 1.722.136.

Jacques Bellay.

3/4 d'heure de musique ininterrompue

...pendant lesquels vous pourrez être tout au plaisir de la danse, n'ayant plus à changer de disque à chaque instant.

"JOBOTON" est un changeur de disques comportant tourne-disques et pick-up. Il peut immédiatement fonctionner sur votre poste ou faire partie d'un ensemble radio-phono dans un meuble à votre goût.

Il permet de passer sans discontinuité dix disques de 25 centimètres.

Avec un simple mouvement du doigt un disque ne plaisant pas peut être éliminé.

De la même façon, un disque aimé peut être indéfiniment répété.

Après blocage du dispositif de changement, il est possible de passer des disques de toutes dimensions.

La manipulation des disques étant réduite au minimum, les risques de casse et de détérioration sont pratiquement éliminés.

CHANGEUR DE DISQUES
comportant tourne-disques et pick-up

"Joboton"

SIMPLE - ROBUSTE - PRATIQUE

JOBOTON PATENT

Demandez la liste des revendeurs "JOBOTON" aux
Ets J. E. CANETTI & Cie, 16, rue d'Orléans à NEUILLY (Seine)
Distributeurs exclusifs pour la France et ses colonies

1034 ELVINGER

PP PERMO

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

à double biseau

Lame
Cadum

Les bons foies gras
"CHAMPION"
Le fabricant Spécialiste
Références dans le monde entier
EXPÉDITIONS DIRECTES
au consommateur franco et au prix de gros
NOS COLIS RÉCLAME
2.000 — 3.000 — 5.000 Frs
8 Boites Echantillon Franco 1.200 frs
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX . DORDOGNE
C. C. P. LIMOGES 295-70
TARIF D FRANCO SUR DEMANDE

Plus d'ongles cassés
grâce à
VITALONG
"La sève de l'ongle"
Demander Notice J.K.1 LABORATOIRES
VITALONG. 217 Fg SAINT-HONORÉ. PARIS. 8e

HOTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
NICE
TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC C C C

Sur un imperméable
C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann
Paris
Gabardines qualité et fini d'avant guerre.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

TRÈS BELLE PROPRIÉTÉ 60 km. de Bordeaux : chât. Renais. parf. état, eau, électr., vastes dépendances, état neuf, 58 hectares dont 30 prairies, 19 terres, prairies artificielles et bois, 9 vigne parfait état. **VAL et CHAUVIN**, immeubles, LESPARRE (Gironde).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	18,60	dollars	23,70	24,10	29,20
	6 mois...	9,30		11,85	12,05	14,60
SUISSE.	Un an....	75,10	francs suisses	95,80	97.30	118,04
	6 mois...	37,55		47.90	48,65	59,02
PORTUGAL.	Un an ...	463,50	escudos	591,60	601	728,90
	6 mois. .	231,75		295,80	300,50	364,45

AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une reclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **14 fr.** Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

OPÉRA 22-97
Georgette Léné
haute Mode
22, R. GODOT DE MAUROY

J. VANMANSART & Cie tailleur
1, rue des Italiens - PARIS-9e (3e étage)
Téléphone : TAItbout 40-92
91, rue Pellart - ROUBAIX Tél : ROUBAIX 369-55
hommes - dames
haut luxe
à partir de
24.000 francs

FABRIQUE DE CADRES
Bois sculpté - Doré - Patiné - Genre Ancien
— EXPORTATION —
L. DARCO
9, rue d'Odessa — PARIS (XIVe)
Téléphone : DANton 10-20

DU LIMOGES sur votre table
DIRECTEMENT
de LIMOGES FRANCO de port et d'Emballage et si vous le désirez A CRÉDIT
Demander notre nouveau Catalogue illustré ! il vous sera adressé
FRANCO
PORCELAINES SALMON ET Cie AV. FOUCAUD LIMOGES

L'ÉTRANGLEUR MANCHOT OU LES AVENTURES DE LOUFOCK-HOLMÈS, par CAMI

Autour du « chapiteau » de toile
Du grand cirque l'on pouvait voir
Les roulottes où chaque étoile
Du spectacle dormait le soir.
C'est dans une de ces voitures
Qu'un jour on découvrit, hélas !
Étranglé dans ses couvertures
Le dompteur des lions de l'Atlas.

Bientôt pour enquêter arrive
Celui dont le nom fait florès
Dans le monde des détectives,
Le célèbre Loufock-Holmès.
Des empreintes creusent la terre,
Vite il les relève à la chaux,
Puis il dit : « L'étrange mystère !
L'assassin serait-il manchot ? »

Les pas venaient, il le constate,
Du logis des clowns musicaux,
Un manchot et un cul-de-jatte,
Nommés les frères Quézaco.
Ils jouaient du piano sur piste,
L'un pédalant, l'autre au clavier,
Unissant leur moitié d'artiste
Pour faire un virtuose entier !

Loufock-Holmès prend les bottines
Qui firent le fatal chemin
Et découvre, tant il s'obstine,
Dedans des empreintes de main !
« Je vois qui mit dedans les pattes ! »
Fait le détective amateur.
« Oui. C'est moi ! dit le cul-de-jatte,
« C'est moi l'assassin du dompteur !

« Je l'ai tué pour l'écuyère,
« C'était mon rival élégant,
« Et c'est pourquoi la nuit dernière,
« Chaussant ces souliers comme gants,
« Tete en bas, je suis acrobate,
« Je partis sur mes deux « mains-pieds ».
Ainsi parla le cul-de-jatte,
Et, le comble ! en vers de huit pieds !

Préparez-vous un bel Avril

PLANTEZ MAINTENANT VOS OIGNONS A FLEURS DE HOLLANDE

Quoi de plus ravissant, après les grisailles de l'hiver, qu'un massif, une plate-bande, un balcon fleuris ?

Votre jardin sourira, de fin Mars à Juin, si vous plantez dès maintenant un choix judicieux de tulipes, jacinthes, narcisses et crocus, d'espèces précoces et tardives. Mettez tout simplement en terre des oignons à fleurs hollandais, et la nature fera le reste.

Demandez renseignements et conseils à votre marchand grainier.

ELVINGER

1112

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 4e trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.